

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 31

MONTREAL, 1 JANVIER 1898

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.



JOYEUX DÉPART.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT. UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure égale.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1 JANVIER 1898

EN DISPONIBILITÉ



Rien dans les mains, rien dans les poches! En voilà pour jusqu'à l'année prochaine.

## A nos Lecteurs et Abonnés

31 décembre 1897.

Nous ne pouvons laisser s'achever 1897 et commencer 1898 sans présenter à nos lecteurs et lectrices tous nos souhaits de bonne année ainsi que nos remerciements pour le bienveillant accueil qu'ils nous ont toujours réservé.

Comme par le passé, plus qu'au passé même, nous nous efforçons de mériter, mieux encore, les sympathies de tous ceux qui veulent bien nous encourager dans la voie que nous nous sommes tracée.

Toujours en avant, quand même, est notre devise, rien ne nous la fera abandonner et, sûrs que nous sommes de l'encouragement de nos lecteurs, ils peuvent, eux, compter sur notre zèle à les satisfaire.

LE SAMEDI.

### PROVERBES RUSSES

Ne mangez pas de cerises avec vos supérieurs. Ils vous crèveront les yeux avec les noyaux.

x

Le riche, en se battant, garantit son visage, mais le pauvre cherche à sauver son habit.

x

Si vous donnez une chemise à un gueux, il se plaindra que la toile en est trop grosse.

x

Gardez-vous d'un loup apprivoisé, d'un Juif baptisé et d'un ennemi réconcilié.

x

--Vous avez beau nourrir un loup, il regarde toujours du côté des bois.

x

Le voleur ne vole pas toujours, mais il faut toujours se garder de lui.

x

Faites des présents à vos juges : vous gagnerez tous vos procès.

x

Les plus petites aiguilles font les plus fortes piqûres.

x

Ne pas trop rire pour n'avoir pas trop à pleurer.

x

Mesurez dix fois et ne coupez qu'une.

### PAS JUSTE

*Grand'mère (à sa petite fille Clémence qui pour la première fois a assisté à la grand-messe).—Eh bien, mon enfant, comment as-tu trouvé cela ?*

*Clémence.—Oh ! bien beau, grand'maman et je veux y aller tous les dimanches. Mais, pourtant, il y a quelque chose qui m'a fait bien de la peine et je trouve que ça n'est pas juste.*

*Grand'mère.—Quoi donc ? Mon enfant.*

*Clémence.—Comment, c'est le prêtre qui a fait tout l'ouvrage et c'est un autre homme qui a tout pris l'argent !*

### TOUT PAREIL

*Elle (qui regarde la lune, par un soir chargé de nuages).—Dis, mon Henri, vois-tu la différence qu'il y a entre la lune et mon doigt ?*

*Lui.—Non, chère âme, car je ne suis pas astronome.*

*Elle.—Je sais bien que tu n'es pas astronome, mais tu pourrais bien voir quand même.*

*Lui.—Ne me fais pas chercher, quelle est-elle ?*

*Elle.—Eh bien, il n'y en a pas ; la lune a un ring comme mon doigt.*

### PAS ÇA DU TOUT

*Bouleau.—Dites donc, Rouleau, pensez-vous que l'on puisse avoir pleine confiance en cet homme-là ?*

*Rouleau.—Lui ! Je le crois bien. Je lui confierais volontiers ma vie et celle de toute ma famille.*

*Rouleau.—Ça n'est pas ça que je vous demande. Je veux dire : peut-on lui confier quelque chose de valeur ?*

### BONNE PERSPECTIVE

*La dame (à une servante qui se présente).—Vous feriez mon affaire, mais je crains bien que vous ne soyez pas assez forte pour tout le travail qu'il y a à faire ici.*

*La servante.—C'est vrai, madame, que je suis de petite taille, mais j'ai un très gros appétit et il est plus que probable que je grandirai.*

### UN HOMME TIMIDE

*Lui.—J'accepterais bien cet emploi là, mais j'hésite avant de courir un tel risque.*

*Elle.—C'est étonnant, mon chéri, depuis que tu t'es fait assurer, ce que tu as peur de te faire tuer.*

### PAUVRES ENFANTS



*Freddie.—Anna, je voudrais bien être poupee !*

*Anna.—Toi ! Pourquoi ça ?*

*Freddie.—Parce que j'aurais l'estomac rempli de quelque chose. N'importe quoi, ça m'est égal ! quand ça ne serait que des guenilles ou même du bon bran de scie !*

### Champ de bataille



Ce qu'on verra dans beaucoup de maisons pendant la période des fêtes.



## HAUT LES MAINS



C'est le cri qui a accueilli ce pauvre père Noël au moment où, ayant vidé sa voiture, il s'en retournait tranquillement chez lui. — Mais, je n'ai plus rien, mes petits amis ! s'écriait-il. Ça n'a pas empêché qu'il reçut une furieuse mitraille de des petits amis. Cet âge est sans pitié !

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLI

## SONNET POUR LA JEUNE ANNÉE

Ainsi, tu viens, avec tes rires et ton chant,  
Ton printemps clair, tes jours tout neufs, vierges d'épreuves,  
Tes fleurs d'oubli, tes parfums frais, tes roses neuves,  
Et les roses que tu fais éclore en marchant...

Hélas, tu marches sur jadis, en t'approchant !  
Vois-tu les nids tombés et les tendresses veuves ?  
Non. Le passé fané n'a rien dont tu t'émeuves,  
Tu le foudres d'un d'un pas léger, sûr, et méchant !

Viens t'asseoir au foyer de l'année ancienne.  
Prends cette place qui jadis était la sienne.  
Raille de ton espoir les espoirs d'autrefois !

Mais en sillant d'un air gai quelque chanson tendre,  
Crains de brûler tes doigts frileux, tes jolis doigts,  
Aux souvenirs ardents qui dorment sous la cendre...

RENÉ MARIE-LÉFÈVRE.

## LA NEIGE

FANTAISIE

Vive la neige !  
La neige, plus blanche que les pétales du lys !  
La neige sous laquelle semblent fleurir les branches décharnées des  
séculaires érables de nos forêts !  
La neige, ornant le flanc des montagnes d'un tapis aussi blanc que  
celui que revêtent nos prairies, quand renaît le printemps !

La neige qui donne le même aspect à l'humble toit du  
paysan et à celui du bourgeois !

La neige, enfin, qui fait venir les petits pinsons becque-  
ter à la fenêtre de ma chambre.

O, vive la neige !

\*\*

A bas la neige !  
Oui, je la déteste la neige, car le ciel, si bleu tout à



l'heure, s'obscurcit à son  
approche.

La neige ? Elle est lugre  
bre et dans les sifflements  
du vent qui l'accompa-  
gne, l'on croit entendre  
des chiens hurlant à la  
mort.

Et les blancs flocons que  
les branches des érables,  
— secouées par le vent, —  
laissent, de temps à autre,  
tomber à terre, ressemblent  
trop aux larmes d'argent  
des draps funéraires.

La neige ! Quelle souf-  
rance pour les misérables  
dont les pieds sont nus, les  
vêtements en haillons !  
C'est sous son linceul que  
succombe l'infortuné voya-  
geur égaré dans la mon-  
tagne.

Fuis loin de nous, ô  
neige, car si le pinson vient  
becqueter à ma fenêtre,  
c'est parce qu'il ne trouve  
plus — dans le buisson qui  
le vit naître — la nour-  
riture et l'abri.

A bas la neige !

\*\*

ENVOI

O la neige ! la neige plus  
blanche que les pétales des  
lys, je l'aime un peu, prince,  
mais je la déteste beaucoup.

SILVIO.

## UN VILAIN HOMME

Joséphine. — Tu vois,  
Henri, ce monsieur, là-  
bas, eh bien c'est mon mé-  
decin.

Henri. — Ah !

Joséphine. — Ce que je le  
déteste, cet homme-là !

Henri. — Pourquoi ça ?

Joséphine. — J'avais attrapé un gros rhume qui devait m'empêcher  
d'aller à l'école pendant deux semaines au moins et ce vilain homme-là  
me l'a guéri en deux jours !

## LE SEUL !

Un monsieur, qui venait de se faire tailler les cheveux, s'adresse au  
barbier avant de quitter la salle. — Je n'ai pas encore rencontré de barbier  
comme vous, depuis dix ans que j'habite Montréal.

Le barbier (flaté). — On fait toujours tout son possible pour bien servir  
le client, monsieur !

Le Monsieur. — Ça n'est pas pour ça, mais vous êtes le seul de votre  
profession qui ne m'avez pas dit que mes cheveux étaient bien clairsemés  
sur mon crâne et qu'il me fallait user d'une eau quelconque.

## LEURS SOUHAITS



Le petit Paul. — Dis donc Henri, qu'est-ce que tu dirais, toi, d'avoir ton estomac  
macadamisé avec de la chair de ce bel oiseau-là ?

Henri. — Ça serait pas assez d'être une rue, je voudrais être une grande avenue !



## CE QUE M'A RACONTÉ L'ONCLE JEAN



I  
—Oui, mon ami, je m'étais mis dans la tête de surprendre mon neveu Gourdouche. Comment faire ?...

II  
—Si je me déguisais en Papa Noël ! Avec ma longue barbe ça ne sera pas difficile, un vieux capot et me voilà gréé.

III  
—J'enfile la rue et me dirige vers la demeure de Gourdouche, j'avais bien rencontré un policeman, qui m'avait dévisagé ; mais je n'y avais guère fait attention, j'étais tout à ma surprise.

## SONNETS D'HIVER

I

Le soir, en plein décembre, et par un vent de bise,  
Tandis que le grésil vient frapper aux carreaux,  
Le thé brûlant servi, fermant bien les rideaux,  
Il fait bon s'installer près d'un feu qu'on attise.

Les pincottes en main, sous la lampe on devise,  
Entre amis, librement, — à côté des borceaux  
Où dorment les enfants, qui rêvent de cerceaux,  
Et de biscuits dorés, d'une saveur exquise.

Comme la chambre est close ! et que les tristes mois  
Passent vite, en parlant de s'gâtés d'autrefois,  
Ou bien lorsqu'on relit le chef-d'œuvre d'un maître.

Où y trouve toujours de nouvelles beautés...  
Le cœur le plus meurtri se sentirait renaitre  
Au charme pénétrant de ces intimités.

II

J'aime les soirs d'hiver ! Le vent qui rôde et pleure  
S'engouffre et vient gémir dans le long corridor ;  
Mais, devant les chenets, douce et rapide est l'heure  
Où, fuyant les soucis, l'âme prend son essor.

On se sent rajeunir et la pensée effleure  
Les souvenirs heureux, les projets : tout d'abord,  
L'illusion joyeuse embellit la demeure ;  
L'espérance sourit !... Puis, parfois, l'on s'endort.

Un gai lutin blotti dans l'ombre, au fond de l'âtre,  
Pour écarter l'ennui, dit sa chanson folâtre,  
Nous choisit un beau rêve et le fait chatoyer.

Écoutons-le jaser avec l'humble bouilloire :  
"L'homme est fou de courir après l'or et la gloire  
Quand le bonheur l'attend au coin de son foyer."

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

## LES ÉTRENNES DE CHRISTIANE

Dans le grand lit familial, Christiane reposait. Sa fine tête expressive et pâle, aux lèvres décolorées, aux orbites cernées, à la peau si mince qu'elle en était presque diaphane, faisait penser à l'une de ces mignonnes statuettes de Tanagra, qu'on n'ose point toucher de peur de les briser.

Christiane venait d'être mère.

L'enfant, un petit garçon, reposait dans une barcelonnète qu'une vieille balançait doucement d'un mouvement rythmique. La barcelonnète était mignonne comme la mère et l'enfant, et garnie en dedans de valencienne blonde, en dehors de dentelles roses et bleues. La vieille,

## LOGIQUE ENFANTINE



— Voyons, je n'ai pas le temps de jouer, il faut que je travaille.  
— Pourquoi faire ?  
— Pour gagner de l'argent.  
— Pourquoi faire de l'argent ?  
— Pour te donner à manger, donc.  
— Je n'ai pas faim.

toute cassée, avait les cheveux plus blancs que l'argent, une petite figure ratatinée, dont le menton et le nez se recourbant tous deux, mais en sens inverse, se touchaient presque. Les mains, à la peau couleur de parchemin très vieux, tremblaient, et il y avait dans ses petits yeux comme un reflet de choses anciennes, de ciel clair de jeunesse, d'illusions perdues... Mais quand elle abaissait son regard vers l'enfant, tout cela s'éteignait pour faire place à une lueur d'amour immense, car elle était la grand-mère ; l'enfant qui reposait là, c'était le fils de son fils et de sa Christiane, la chair de sa chair, le sang de son sang.

Par les fenêtres, garnies de rideaux de mousseline rose aux vitres et de gros rideaux de velours violet aux embrasures, filtrait une lumière pâle et grise de fin de décembre. Le silence était profond : aucune rumeur ne montait de la rue ; seul, le léger bruit régulier de la respiration de la dormeuse passait dans l'atmosphère tiède ainsi qu'une caresse. La chambre à coucher exhalait l'aisance, la richesse : rien n'y manquait de tout le confortable de l'existence. Dans la cheminée de marbre sculpté rougissait un feu de coke

dont les reflets imprégnaient toute la pièce ainsi que d'une buée de sang.

Tout d'un coup, la jeune femme entr'ouvrit les yeux. Elle resta quelques minutes, silencieuse, sans remuer, heureuse immensément du tableau touchant qui s'offrait à sa vue et qui représentait le *Passé* souriant à l'*Avenir*. Et quand le regard de la vieille rencontra le sien, ils se confondirent l'un dans l'autre ainsi que des regards d'amoureux...

La première se leva.

"Eh bien, ma mignotte, questionna-t-elle, as-tu bien dormi ? Te sens-tu mieux ?"

Les lèvres pâles s'agitèrent pour laisser éclore un non moins pâle sourire. Une voix encore faible comme un souffle dit : "Oui... chère mère... je suis bien heureuse."

Une roseur, ainsi qu'une petite nue d'aurore couvrait sur ses joues. Dans ses grands yeux voilés, il y avait un peu de bleu de Paradis et de dessous le drap éblouissant de blancheur, une main longue,

étroite, aux doigts de cire, fuselés, tout mignons, émergea et s'abaissa aussitôt dans la batiste comme une petite colombe qui s'élève un peu au haut du nid, croyant que ses ailes auront la force de la soutenir, mais qui retombe tout de suite.

La vieille souriait. Elle avait pris sur un guéridon un papier bleu, puis, de sa poche sortant un étui, elle avait assujéti ses lunettes sur son nez, et, à présent, appuyée au lit, elle lisait :

"... Pars ce matin de Bordeaux par rapide, serai à Paris ce soir, cinq heures. Mills baisers à vous, Christiane et mère chéries.

"GEORGES."

Les yeux bleus se mouillèrent. Une félicité immense, intraduisible, s'y lut. Et la voix plus douce encore, comme défaillante de trop de satisfaction, dit :

"Enfin, mon Dieu, il me revient. C'est pour aujourd'hui. Merci ! mère, embrassez-moi, embrassez la petite femme de votre fils adoré. Aussitôt qu'il arrivera faites-lui connaître la bonne nouvelle.

Les paupières se refermaient sur les prunelles azurées de ses yeux en même temps que, comme une brume légère, une langueur de fatigue voilait sa figure exquise. Et, tout doucement, les ailes battantes du sommeil s'abaissèrent, l'enveloppèrent de leur berceuse caresse, la transportèrent à nouveau dans les pays bleus et roses du rêve.

Alors, sans bruit, la vieille regagna le fauteuil près du berceau, songeant à son tour à lui qui arrivait.

Lui, c'était son fils, Georges, le beau lieutenant de vaisseau qui, tous les sept ou huit mois, quittait l'appartement de la rue de Bellechasse pour s'en aller courir les mers vers des contrées lointaines dont on a grand-chance, souvent, de ne jamais revenir. Elle avait eu beau le prier de ne pas choisir cette périlleuse carrière dont le nom seul met un frisson au cœur de toutes les mères ; c'était sa vocation, il n'avait rêvé que cela et, après sa brillante sortie de Chaptal, il était entré non moins brillamment à l'École navale. A présent, marin pour de bon, il était tout de même resté le grand garçon un peu chétif, délicat de constitution, à la figure expressive de jadis. L'année d'avant, il y avait quinze mois, alors que de retour d'une longue croisière dans les mers du Sud, il était venu en congé pour quatre-



vingt-dix jours, un soir, au coin du feu, pensif et triste, après quelques questions de sa bonne mère, il lui avait avoué qu'il avait remarqué parmi leurs relations une jeune fille, qu'il aimait depuis, et croyait en être aimé.

Il y avait eu dans les yeux de la pauvre vieille une mélancolie navrante, une détresse profonde ; pour la seconde fois — la première, c'était la mort de son mari, — elle avait compris les moments douloureux qui désolent l'existence de toutes les mères, senti le coup qui leur est asséné en plein cœur par le fils chéri quand il leur enlève brusquement la plus grande partie de son amour pour la reporter sur une étrangère, une inconnue dont les yeux sont troublants comme l'eau des lacs profonds et les lèvres tentatrices ainsi qu'un fruit savoureux vers lequel, inexorablement, la bouche se tend. Et elle avait murmuré de ses pauvres lèvres ridées qui tremblaient :

— « Que veux-tu, mon Georges, si tu l'aimes et qu'elle t'aime, mariez-vous. Je ne demande que ton bonheur. »

Et Georges avait épousé Christiane, fille unique de parents aisés. Tout de suite, ils s'étaient aimés passionnément, à la folie : ce grand garçon timide de marin et cette enfant si mignonne et si frêle. Mais au bout de quelques jours, il lui avait fallu tout quitter pour de longues semaines, puis il était revenu et, six mois auparavant il était reparti de nouveau pour le Sénégal. Ça avait été pour lui, malgré sa bravoure innée de marin et pour les deux femmes un crève-cœur poignant. Mais avec le devoir et

On était juste au 31 décembre, le lendemain c'était le jour de l'An. Quel plaisir immense il allait avoir à embrasser sa Christiane chérie et sa pauvre vieille mère ! Comment allait-il les trouver ? En bonne santé sans doute. Il avait reçu au moment de s'embarquer une lettre de sa femme ; elle lui annonçait qu'il devait lâter son retour, car dans un mois l'adorée aurait mis au monde un tout petit bébé rose qui représenterait la fleur de leur vie.

Puis il pensait combien, elle, la si coquette jeune femme, malgré les appréhensions qui devaient à présent l'inquiéter, serait joyeuse quand, le soir même, il allait pouvoir lui offrir ses étrennes, des étrennes magnifiques et point banales comme celles qui se vendent à Paris. Il eut un frisson en se disant que, pour le remercier de tout cela, elle lui prendrait la tête dans ses bras, l'attirerait vers la sienne et lui donnerait longuement ses lèvres parfumées à baiser.

Puis, ayant écarté le rideau, frotté son doigt sur la vitre ambuée afin de la rendre claire, il laissa s'en aller sur la plaine blanche à perte de vue, blanche d'une neige ouatée, la plaine sans villages et sans vie, un long regard chargé de bonheur et de félicité.

A quatre heures et demie, le rapide arrivait à la gare d'Orléans. Et, quelques minutes plus tard, il était là, embrassant tour à tour sa mère, Christiane et le bébé rose, le mignon qui agitait ses bras dans les rubans de la barcelonnette, semblant un ange oublié au milieu d'un tas de dentelles.

Puis la vieille conta tout ; les inquiétudes, l'ivresse du présent, Christiane souriait, belle davantage qu'elle ne l'avait jamais été. Dans les yeux caressants de son beau lieutenant dont la peau s'était un peu bronzée au soleil d'Afrique, elle laissait se fondre les regards de ses yeux d'azur.

Et tout d'un coup, il lui souhaita la bonne année, lui dit qu'il lui avait apporté, comme étrennes, les plus belles parures qu'il avait pu trouver aux pays équatoriaux. Il manifesta l'intention d'envoyer chercher ses malles tout de suite afin de les déballer et de lui montrer plus tôt les présents qu'il était si heureux de lui offrir en ce jour de fête.

Mais ses yeux ne brillèrent pas davantage ; aucune expression de plaisir n'augmenta le contentement qui se lisait sur sa jolie figure. Elle tenait la main de son cher aimé, et murmura seulement comme une réponse :

— « Mère, apportez-moi le petit ange ; je voudrais l'embrasser. »

Et quand l'enfant rose fut près d'elle, le montrant de la main qu'elle eut la force de lever et tendant sa bouche à Georges, sous les regards mouillés de la pauvre vieille mère, elle ajouta : « Oh ! mon amour, je ne veux plus rien ; j'ai eu cette année les belles étrennes de ma vie ; les voilà, elles seront les tiennes, n'est-ce pas ? »

PAUL ROUGET.

CE QUE M'A RACONTÉ L'ONCLE JEAN — (Suite et fin)



IV

— J'arrive. J'essaie deux ou trois de mes clefs sans résultat. Enfin en voilà une qui fait l'affaire. Et j'entre...



V

... Miséricorde ! Quelle réception j'ai eue là ! Voilà-t-il pas que Gourdouche, me prenant pour un voleur, me saute dessus et m'assomme à moitié.

l'honneur, on ne transige pas. Georges avait pu s'arracher aux larmes de la vieille mère et de la jeune épouse pour regagner son vaisseau : l'*Aloyon*. Et, au gré du sort, il s'en était allé vers ces pays équatoriaux où le soleil calcine, où la mer a des reflets vermeils, où les hommes sont atrocement laids et les oiseaux merveilleusement jolis. Il avait vaincu les fauves altérés de sang, les hommes noirs plus redoutables encore, la fièvre jaune qui consume et fait mourir à petit feu. Il revenait fort, plein de vie, heureux. Et il avait songé à la coquetterie de sa petite Christiane, à ce péché mignon dont elle s'était si gentiment confessée à lui quand il n'était encore que son fiancé, un soir de fête, où ils avaient dansé une lente valse inoubliable.

Elle aimait les parures, les colifichets qui, choisis et portés avec goût, doublent la beauté d'une femme déjà jolie. Lui, au lieu de la gronder de ce défaut, le lui avait en quelque sorte recommandé au contraire en la gâtant, la câlinant et lui offrant tout ce qu'elle désirait. Là-bas, à Dakar, il lui avait acheté un collier de perles magnifiques, puis des tapis rares et admirables ; enfin, un éventail superbe de plumes qui, près d'un trafiquant lui avait coûté très cher.

Et dans le coin du compartiment qui l'emportait à travers les plaines de l'Orléanais, à demi couché sur les coussins moelleux, suivant des yeux les volutes bleuâtres que faisait la fumée de sa cigarette, il songeait.



VI

Je crie : ... au secours ! à l'assassin et... arrive un homme de police qui, paraît-il, me suivait depuis une heure.

Il voulait absolument m'emmener à la station.



VII

Enfin, tout s'est expliqué. On m'a reconnu. Gourdouche a payé une traite formidable et l'homme de police a ri. Il était désarmé. C'est égal, jamais de ma vie je ne me déguiserai en bonhomme Noël !



ÉTRENNES DE RICHES.

## LE CHIEN DU MAIRE

J'étais venu passer mes vacances d'étudiant dans un village de l'Est chez un de mes oncles, médecin qui, par profession et par dévouement, battait sans cesse les routes pour le service de ses malades. Mon oncle était un praticien un peu rude, mais gai d'esprit et de cœur généreux ; je ne manquais pas de l'accompagner, heureux de pouvoir visiter avec lui ces cantons pittoresques tout en profitant de sa bonne humeur et de sa connaissance exacte du pays.

Sa maison s'élevait tout au centre du village, si bien qu'à chacune de nos sorties, nous étions salués au passage par les bonnes gens qui, du seuil de leur porte ou du fond de leur boutique, s'empressaient de nous adresser leur bonjour respectueux. Mon oncle répondait à ces politesses, selon qu'il voulait y paraître sensible, avec plus ou moins d'insistance bienveillante, mais constamment son meilleur sourire et son geste le plus affable étaient réservés au plus ancien du village, un grave bonhomme que nous retrouvions régulièrement assis sur un banc au soleil et gardant un poupon dans un chariot.

"Salut, père Barré, salut ! criait joyeusement mon oncle, qui se tournait vers moi pour ajouter : Celui-là, c'est un brave."

Mais nous étions aussitôt interrompus par la grosse voix du maréchal qui, de la maison voisine, nous adressait quelque apostrophe de sa façon :

"Parait qu'ils veulent se moucher trop fort à Berlin ; nous leur essuierons le nez cette fois, monsieur le docteur."

Et, pour soutenir son dire, le maréchal l'accompagnait de deux ou trois ricanements farouches. "Ils veulent se moucher trop fort", cela signifiait qu'à propos d'incidents sans conséquence, une polémique agressive venait d'être entamée

par les journaux allemands contre la France ; or, grand lecteur de gazettes, politicien de village, le maréchal ne laissait passer aucune occasion de manifester ses incartades patriotiques.

"Encore un brave, dis-je à mon oncle.

— Oh ! des braves, il n'en manque pas dans nos régions.

— Sans doute, mon oncle, et votre maréchal m'en paraît être un exemple. On le croirait toujours prêt à partir pour reprendre l'Alsace, lui tout seul."

Mon oncle hochait la tête, grommelait d'une manière bourrue quelques mots, dont je crus saisir à peu près le sens. "Tout ça, ça ne vaudra jamais le père Barré."

De fait, le père Barré, bien qu'il fût déjà sexagénaire au moment de la guerre, avait vaillamment pris part à la résistance. Quelques années plus tard, blessé en organisant un sauvetage dans un incendie, il avait dû supporter la plus douloureuse opération. Ayant refusé qu'on l'endormît, tandis que mon oncle lui fouillait un os cassé pour y chercher les esquilles, il ne proféra pas une plainte, n'eut pas le moindre soubresaut. Mon oncle ne se rappelait pas avoir jamais été témoin d'une telle force de caractère.

Quant au maréchal, ancien soldat, il se trouvait en Afrique lors de l'invasion, et pendant cette année de luttes et de désastres il n'avait brûlé de cartouches qu'au polygone d'Alger pour l'école de tir, ce qui ne l'empêchait point de parler des batailles de l'Est, comme s'il les avait dirigées en personne. Maréchal ferrant n'est pas maréchal de France, dit la chanson, mais c'est maréchal tout de même, et, par ses façons martiales, ses belliqueux discours, celui-là s'était fait un renom de matamore au village. Il marchait dans la rue, comme s'il allait du même pas défoncer les frontières allemandes, et l'on citait de lui certain trait digne des âges romains.

Un jour, plaisantant avec quelques paysans autour d'une ratière où s'était pris un rat, il avait ouvert la porte, laissé sortir la bête qu'il avait rattrapée sous son pied, puis saisie par le dos et tuée d'un coup de dents à la croquette : "Voilà comme ou leur mangera la tête," s'était-il crié tout glorieux en étendant la main dans la direction d'Outre-Rhin.

Ce ne fut pas son seul exploit ; mais je rappellerai seulement le plus populaire, son coup d'éclat.

Le maire du village possédait un grand mâtin, et l'avait surnommé Bismark ; c'était une fantaisie d'un goût assez douteux ; toutefois le mâtin

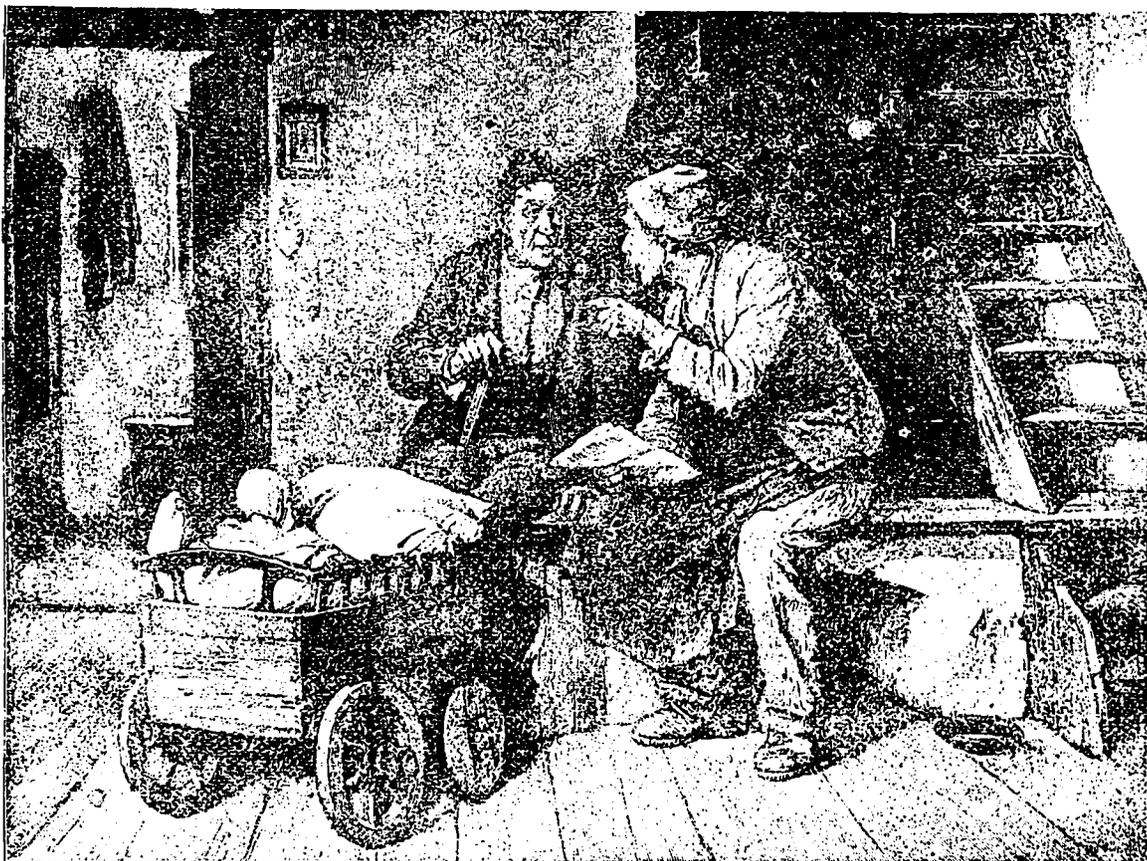
se trouvait être un solide molosse, peu commode, et justifiait assez bien son nom ; on le redoutait et même par peur on le respectait. Or le maréchal l'avait rencostré vaguant à travers le village et, l'ayant attiré chez lui par quelque appât de viande et là s'en rendant maître par ruse, il l'avait muselé d'abord, puis affublé d'un casque à pointe, un casque prussien, vieux débris de la guerre retrouvé dans un grenier. Ce Bismark muselé eut un prodigieux succès de spectacle dans le village ; mais le mâtin gardait rancune, et si son maître n'eût pris soin de le maintenir dorénavant à la chaîne, il aurait profité de la première rencontre pour étrangler son insulteur.

Pendant les premiers jours qui suivirent, le maréchal, en paraissant sur la place, arquait les jambes, arrondissait les bras, fermait les poings pour faire mentir de ne rien craindre, mais, au dire de mon oncle, c'est qu'il savait l'adversaire réduit à l'incapacité de nuire. Toutefois, je dois reconnaître que mon oncle jugeait du courage des gens en médecin, c'est-à-dire sur leur force de résistance à la douleur, et par malheur, certain jour que le maréchal avait à se laisser ouvrir un panari, voyant approcher la lancette, il s'était évanoui. Dès lors, dans l'esprit de mon oncle, ce vantard n'était plus qu'un poltron. J'avoue que ce jugement me semblait excessif.

A force d'entendre proclamer les rares mérites du père Barré, je m'étais gagné d'intérêt en sa faveur et je lui rendis une ou deux visites. J'espérais obtenir de lui le récit de sa conduite au temps de la guerre et peut-être en tirer le sujet d'un conte, que j'écrirais tôt ou tard. Je ne parvins pas à le rencontrer seul et, chaque fois, le maréchal était là devisant en voisin, assis sur le banc au soleil et tenant quelque gazette dans une main. De l'autre main, tendant l'index, à la façon des paysans, il démontrait son dire :

"Voyez - vous, père Barré, c'est dans le métier ; ça ne s'apprend qu'au régiment de oquer les rats. Vous, vous étiez dans les grandes instructions ; ça peut faire des savants, mais des courageux, je vous le défends."

Le vieux grand-père était en effet ancien maître d'école, mais, outre les "grandes instructions," sans doute avait-il appris la bienveillance et la résignation ; car de l'air le plus convaincu, sans même répliquer, il écoutait les théories insidieuses dont son voisin s'efforçait de l'accabler. Par intervalles seulement, il ramenait les yeux vers le chariot où dormait son poupon.



Le maréchal discourait (P. 9, col. 2.)

Jamais je n'avais vu le bon papa sans le chariot ni le chariot sans le poupon. C'était un arrière-petit-fils, ce poupon ; la petite fille du père Barré, tout récemment veuve, partait dès le matin en journée et le grand-papa restait le gardien vigilant de ce dernier-né, seul survivant mâle d'une longue descendance. Poupon chéri, gage sacré, le vieux grand-père ne s'en séparait pas et toute sa joie, toute sa tranquillité consistaient à tenir l'enfant sous le regard et le chariot dans la main.

Vint la fin des vacances ; le milieu d'octobre approchait et, dans ces pays de montagnes, le froid descendait déjà. Lorsque je fis ma visite d'adieu au père Barré, je le trouvais non plus sur le banc du seuil, mais au fond de sa chaumière près du grand poêle, et, dans le chariot, le poupon tout enroulé sous des couvertures mordillait ses éredons. Inévitablement assis près du vieux, discourait son voisin le maréchal qui tendait l'index et tenait la gazette. Il développait d'ailleurs son thème favori :

"C'est temps de les museler, père Barré, comme j'ai muselé Bis..."

Je me permis de l'interrompre pour lui faire part d'une nouvelle qui, précisément, intéressait le chien du maire. Le mâtin présentait depuis deux jours des signes de malaise assez grave. Avant de sacrifier un bel animal qu'il aimait, le maire voulait se réserver le temps de consulter un vétérinaire ; mais mon oncle, dont l'avis avait été réclamé, n'hésitait pas. Symptômes rabiques ; le coup de fusil est l'unique remède.

Bismark enragé ! le maréchal ne parlait de rien moins que d'aller le combattre en un corps à corps et de l'assommer du premier coup de poing. Depuis longtemps il n'avait pas eu l'occasion de signaler sa vaillance, et vraiment n'était-ce pas à lui qu'appartenait la gloire d'abattre un si rude adversaire ; puis, comme pour se préparer à ce nouvel exploit et pour s'exalter de son propre enthousiasme, il reprit avec plus de vigueur :

“ Ça ne s'apprend qu'au régiment ; vous allez voir ça, papa Bar...”

Il s'arrêta net. Du fond du village arrivaient des cris de poursuite encore confus, à travers le tumulte desquels on distinguait cependant cet appel d'alarme : “ Au chien... au chien... Tuez-le ! ”

Le maréchal se précipita vers la porte ; il avait ramassé la première arme rencontrée sous sa main, un énorme chien, et, menaçant, il s'était avancé jus-qu'au milieu de la rue pour arrêter la bête enragée, si toutefois celle-ci, pour son malheur, s'avisait de vouloir passer par là.

Le père Barré était assis à son banc. Il n'imaginait pas encore que la bête, au lieu de s'enfuir vers la campagne, vint tourner précisément dans sa rue ; puis, à son âge, quel utile secours aurait-il pu rendre ? Simple-ment il se leva pour aller fermer la porte, et, regagnant sa place, il reprit en main la barre du chariot et jeta sur son poupon un singulier regard d'intérêt attendri.

Il gardait le silence et nous écoutions tous deux si de nouveaux bruits n'annonçaient pas enfin le dénouement de la poursuite, quand brusque-ment, d'une poussée formidable, la porte se rouvrit, et, dans un effare-ment de vertige, le maréchal passa, laissant tomber son arme ; il se sauvait vers l'escalier du grenier...

“ Bis... ; voilà... Bis...”

Il n'en put dire davantage, et bien avant que nous fussions revenus de cette alerte, le chien du maire arrivait, fuyant devant les paysans qui le traquaient ; par la porte restée grande ouverte il s'élançait vers nous, les yeux hagards, la gueule écumante et les dents au vent.

“ Oh ! le petit... le petit !...”

Mais déjà le vieux grand père debout devant le chariot le protégeait de toute sa personne ; il avait tendu le bras dont il occupait la bête furieuse, la laissant mordre à pleins crocs pour la détourner du poupon.

Cependant, revenu de mon premier émoi, j'avais ramassé le chenêt et d'un coup terrible j'abattis Bismark.

Alors de son allure la plus calme, comme s'il ne venait pas de s'offrir à la mort la plus certaine, le vieux se rassit en souriant à l'enfant.

Les paysans étaient arrivés et derrière eux mon oncle, que je dus aider au pansement. Par bonheur, en cette saison le père Barré portait déjà triples manches de laine et les crocs n'avaient pas pénétré ses chairs trop profondément.

Malgré le nombre des morsures qu'il avait reçues, il put être sauvé.

Mon oncle, avec une pincette rougie dans le poêle, fit les cautérisations nécessaires ; il promena le feu de ses brûlures tout au long du bras, sur tous les trous de crocs depuis la main jusqu'à l'épaule et le vieux ne fronça même pas les sourcils ; il souriait à l'enfant.

A la faveur du trouble, le maréchal avait pu, sans être remarqué, des-cendre du grenier ; il s'était ressaisi du chenêt et le secouait d'un air farouche, comme un justicier brandit l'arme qui vient de servir au châti-ment.

Pour tous les témoins présents, il eut l'air d'avoir exécuté l'animal enragé. Héroïque jusqu'au silence, le père Barré ne voulut pas effleurer, par un démenti public, la belle renommée de son voisin, et mon oncle, à qui je contai les faits dans leur exactitude, me conseilla d'imiter la stoïque réserve du principal intéressé :

“ Personne ne nous croirait, me dit mon oncle, l'histoire ne détruit pas la légende ; mais pour être méconnus, les braves gens n'en font pas moins leur devoir au moment de l'action.” Et qui sait s'ils ne sont pas les plus heureux ?

FERNAND CALMETTE.

## FEUILLETON DU “SAMEDI”

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

# LE SUPPLICE D'UNE FEMME

## DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

### VII

Le même jour, dans la soirée, le directeur de l'hospice donna l'ordre qu'on lui amenât Gabrielle Liénard. Il reçut la jeune femme dans son cabinet, la fit asseoir et lui dit :

—Messieurs les magistrats, que vous avez vus tantôt et qui vous ont interrogée, m'ont assez longuement parlé de vous. Comme moi, comme tout le monde ici, M. le juge d'instruction vous porte un très vif intérêt. Il vous a conseillé de quitter Paris et de rentrer dans votre famille ; mais vous ne lui avez point caché qu'il vous répu-gnait de retourner chez votre père. Il m'a quitté en me faisant part de ses inquiétudes sur votre avenir. Eh bien, ces inquiétudes, je les partage. Vous allez sortir de l'hospice et je suis loin d'être rassuré sur votre sort, car je ne puis, sans effroi, me demander ce que vous allez devenir lorsque vous vous retrouverez seule, sans parents, sans amis, sans personne pour vous protéger, vous aider, au milieu de cette ville immense, pleine de périls de toutes sortes, où il y a tant de désillusions, tant de misère et où déjà vous avez tant souffert.

Vous voyez dans quelle situation vous vous trouvez, et je ne saurais trop vous engager à réfléchir sérieusement. Voyons, madame, que comptez-vous faire ? Connaissez-vous à Paris une honnête famille qui puisse vous recevoir ?

—Non, monsieur, je ne connais plus personne à Paris, répondit Gabrielle. D'ailleurs y connaîtrais-je quelqu'un que je ne cherche-rais pas à le voir.

—Malheureuse enfant, voilà bien ce qui m'effraye ; vous allez vous trouver complètement abandonnée !

—Non, monsieur, répliqua la jeune femme en montrant le ciel, je crois en la divine Providence, elle veillera sur moi.

—Je le crois ; mais il y a un proverbe qui dit : “ Aide-toi, le ciel, t'aidera ! ” Que ferez-vous ?

—Je sais me servir de l'aiguille de l'ouvrière ; j'ai fait déjà de la passementerie, je puis aussi travailler dans la lingerie, je ne serai pas paresseuse ; j'ai du courage, de la bonne volonté, je ne man-querai pas d'ouvrage ; je sais qu'il n'y a que ceux qui ne veulent pas travailler qui ne trouvent rien à faire à Paris.

—Sans doute ; mais le travail d'une femme est si peu payé...

—C'est vrai, monsieur. Seulement, pour vivre, il me faudra si peu aussi !

—A côté des premières nécessités de la vie, il y a une infinité d'autres dépenses à faire, utiles et forcées pour une femme surtout.

—Hier, on m'a remis en possession de mon linge et de mes autres effets, apportés d'Asnières, lorsqu'on m'a amenée ici ; j'ai retrouvé le tout en assez bon état ; d'ici à un an je n'aurai rien à m'acheter.

—Mais encore faut-il que vous vous installiez quelque part. Vous aurez à louer et à payer une chambre. Et puis il est probable que vous ne trouverez pas immédiatement du travail.

—Monsieur le directeur ne m'a-t-il pas dit, ce matin, qu'il me remettrait avant mon départ une petite somme ?

—Oui, une somme de trois cents francs, qui vous appartient.

—Qui m'appartient ? fit Gabrielle étonnée.

—Oui. Ces trois cents francs ont été trouvés dans la chambre que vous occupiez dans la maison d'Asnières.

—Il ne sont pas à moi, monsieur.

—Personne, pourtant, ne les a réclamés.

—Quand madame Trélat est venue me prendre avenue de Clichy pour me conduire à Asnières, je n'avais peut-être pas cinq francs de petite monnaie dans ma poche.

—De cela il n'y a qu'une chose à conclure, c'est un don qui vous a été fait. Par qui ? Par une personne généreuse qui vous a prise en pitié, ou bien par ceux qui vous ont enlevé votre enfant. Mais qu'importe, cette somme est bien à vous, et nous n'avons pas à rechercher d'où elle vient.

Vous paraissez avoir pris une résolution définitive, cela contrarie certaines intentions qu'on a pour vous ; néanmoins je vais vous faire connaître la proposition qu'on m'a chargée de vous faire.

A votre sortie de l'hospice, on vous recevrait avec plaisir dans une communauté.

La jeune femme fit un brusque mouvement.

—On aurait pour vous les égards qui sont dus à votre malheur, continua le directeur ; vous ne manqueriez ni d'affection, ni de soins, ni de protection ; là, vous trouveriez un refuge sûr contre toutes les difficultés et tous les dangers de la vie. On pourrait encore, si vous le désiriez, vous placer comme surveillante dans un ouvroir, dont vous pourriez devenir plus tard la directrice.

Gabrielle secoua la tête.

—Monsieur le directeur, répondit-elle, ce que vous voulez bien me proposer serait certainement avantageux pour une pauvre malheureuse telle que moi ; je le reconnais, et mon cœur est pénétré de reconnaissance pour vous d'abord, monsieur, et pour les personnes inconnues et charitables qui s'intéressent à mon malheur. Mais je ne puis profiter de l'offre qui m'est faite, je suis obligée de renoncer à tout le bien qu'on voudrait me faire. Ce que je veux, monsieur, c'est ma liberté, ma liberté entière.

Depuis que la raison m'a été rendue, continua-t-elle, en portant sa main droite à son front, j'ai là une idée, une idée fixe : oui, j'ai un but à poursuivre, à atteindre, et j'ai fait à Dieu le serment de consacrer toute ma vie à cette tâche.

—Ai-je le droit de vous demander quelle est votre idée ?

—Oh ! vous l'avez peut-être devinée, monsieur : Je veux retrouver mon enfant !

—Pauvre femme, pauvre mère ! murmura-t-il.

—Mon enfant ! reprit-elle subitement surexcitée, c'est à peine si j'ai eu le temps de le voir, de le couvrir de mes baisers... Eh bien, je le revois tel qu'il était quand on l'a mis entre mes bras ; oui, après de longs mois de démence, j'ai trouvé, fidèlement gravée

dans ma mémoire, sa jolie petite figure d'ange ! Pourquoi ai-je fermé les yeux, pourquoi me suis-je endormie ? Fatal sommeil ! Je n'aurais pas manqué de force, allez ; j'aurais su le défendre, je l'aurais défendu avec mes ongles, avec mes dents... Hélas ! je dormais... Et il était près de moi, le pauvre petit, comptant sur la protection de sa mère. Je dormais ! Comme si une mère avait le droit de dormir !... Je dormais... et on m'a volé mon enfant et je n'ai rien entendu !

Je suis jeune encore, poursuivit-elle comme se parlant à elle-même ; mais j'ai dit adieu à toutes les illusions comme à toutes les joies de la vie ; il ne me reste plus que l'espérance de retrouver mon enfant ! A lui seul, maintenant, toutes mes pensées et tout ce qu'il y a de tendresse dans mon cœur !

Où est-il ? Je n'en sais rien. Mais je sens qu'il existe, et il y a en moi quelque chose qui me dit : Espère, tu le retrouveras ! Paris est grand, et il y a plus grand que Paris, la France, et plus grand que la France, l'univers... N'importe, je chercherai sans me décourager un seul instant... S'il le faut, j'irai jusqu'au bout du monde !

Dieu est grand, juste et bon, quand il m'aura soumis à toutes les épreuves, quand il aura vu toutes mes longues souffrances et qu'il aura compté toutes mes larmes, il dira : " Celle-ci a assez souffert ! " Alors il ordonnera à une de ses étoiles de me guider, et l'étoile obéissante me conduira vers mon enfant !

Le directeur était très ému. Malgré lui, ses yeux s'étaient remplis de larmes. Il prit affectueusement une des mains de la jeune femme et lui dit :

— Oui, ma fille, espérez ; l'espoir adoucit la souffrance et console les désolés. Comme vous je suis convaincu qu'un jour votre enfant vous sera rendu.

Un long soupir s'échappa de la poitrine de Gabrielle.

— Quand voulez-vous quitter l'hospice ? lui demanda-t-il.

— Le plus tôt possible, répondit-elle.

— C'est aujourd'hui samedi, vous passerez encore ici la journée de demain et lundi vous serez libre.

— Merci, répondit Gabrielle en se levant.

Le directeur la congédia et elle fut reconduite dans sa chambre.

Le surlendemain, vers une heure de l'après-midi, la porte de la Salpêtrière fut ouverte à Gabrielle.

Elle trouva dans la rue une voiture qui l'attendait. La malle contenant ses effets était déjà placée sur le fiacre.

— Où faut-il vous conduire ? lui demanda le cocher.

— Avenue de Clichy, répondit-elle.

Elle monta dans la voiture et la portière se referma.

Le cocher piqua de la mèche de son fouet les flancs du cheval, qui fila rapidement dans la direction des quais.

Gabrielle s'était dit que la femme qu'elle connaissait sous le nom de Félicie Trélat, étant venue la chercher avenue de Clichy, c'était dans ce quartier des Batignolles, plutôt que dans aucun autre quartier de Paris ou des communes *extra muros*, qu'elle pouvait avoir quelque chance de la rencontrer.

La jeune femme savait à quel point sa figure était changée et qu'il était à peu près impossible qu'on la reconnût. En effet, elle pouvait affronter sans crainte, même les regards de ses anciennes amies.

La première fois qu'elle s'était vue dans une glace après sa guérison, elle avait laissé échapper un cri de surprise ; elle même hésitant à se reconnaître. Alors, un sourire singulier sur les lèvres, elle s'était dit :

— Tant mieux ; en voyant ce visage de marbre, ceux qui m'ont connue autrefois ne pourront jamais se douter que je suis Gabrielle Liénard.

Maintenant, avec cette certitude qu'elle ne pouvait pas être reconnue, elle se sentait moins gênée pour reprendre sa place dans la vie active ; elle allait se retrouver dans Paris comme si elle y entrerait pour la première fois, arrivant d'un point quelconque de la France. Cela lui donnait une force de plus pour la tâche qu'elle voulait s'imposer. Avec une liberté plus complète, elle allait pouvoir aller, venir, entendre, voir, chercher.

Deux jours environ après son départ de l'hospice, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi, un homme se présenta à la Salpêtrière et demanda à parler au directeur ou à l'économe.

Voyant que le portier, loin de se montrer empressé, avait l'air, au contraire, de le considérer comme un intrus, l'individu tira une carte de sa poche et la plaça sous les yeux du cerbère.

Celui-ci changea aussitôt d'attitude ; il s'inclina avec une certaine référence et ouvrit au visiteur la porte d'un vaste parloir. Ensuite il fit prévenir le directeur qu'un inspecteur de police désirait lui parler.

Un instant après, ce fonctionnaire de l'Assistance publique descendit au parloir où l'homme l'attendait.

— Monsieur, lui dit le visiteur, on a dû vous prévenir que j'étais agent de la police de sûreté ; je me nomme Morlot.

— Vous êtes envoyé par la préfecture de police ?

— Non, monsieur.

— Quel est donc l'objet de votre visite ?

— Il s'agit de Gabrielle Liénard.

— Ah !

— J'ai appris ce matin qu'elle est guérie de sa folie et qu'elle a été interrogée avant-hier par le juge d'instruction.

— C'est vrai.

— Il faut que je vous dise d'abord, monsieur, que je m'intéresse beaucoup, oui, beaucoup à son sort.

— Tous ceux qui la connaissent éprouvent de la sympathie pour elle.

— Eh bien, monsieur, depuis le jour où je l'ai vue à Asnières entre la vie et la mort, je lui appartiens corps et âme ; elle serait ma sœur ou ma fille que je ne lui serais pas plus dévoué. Cela peut vous paraître extraordinaire ; mon Dieu, moi-même je ne comprends pas bien pourquoi je suis ainsi. C'est la suite de l'impression que j'ai éprouvée le jour où je l'ai vue à Asnières étendue sans mouvement, presque sans vie sur son lit. Je n'oublierai jamais avec quel frémissement de colère je regardais le berceau vide de son enfant. Ce jour-là, monsieur, j'ai fait un serment, un serment que je tiendrai, à moins que je ne meure à la peine avant d'avoir réussi. J'ai juré que je découvrirais les misérables qui ont volé l'enfant et que je les livrerai à la justice ; j'ai juré en même temps que je retrouverais l'enfant et que je le rendrais à sa mère.

Pour cela, rien ne me coûtera ; je sacrifierai tout ; mon petit avoir, ma position, mon repos, même ma vie si c'est nécessaire. Depuis dix-huit mois, j'ai déjà fouillé Paris deux fois dans ses coins les plus secrets ; je vais recommencer. Rien ne m'arrêtera, rien ne pourra me décourager. Si mes recherches à Paris n'ont aucun résultat, j'irai plus loin. J'ai de la volonté, je suis tenace ; j'ai dit que je trouverais, je trouverai !...

J'ai pris connaissances des renseignements que Gabrielle Liénard a donnés à M. le juge d'instruction ; malheureusement, ils sont vagues et peu importants ; toutefois, avec ceux qu'elle-même pourra me fournir encore, j'espère découvrir une bonne piste.

Maintenant, monsieur, voici ce que je viens vous demander : quel jour Gabrielle Liénard sortira-t-elle de la Salpêtrière ?

— Elle est sortie aujourd'hui même.

— Quoi, elle n'est plus ici ! s'écria Morlot avec stupeur.

— Depuis deux heures.

— Ah ! je suis désolé... Mais on sait où elle est allé ?

— Je suis certain qu'elle ne l'a dit à personne ; du reste, en quittant l'hospice, elle l'ignorait probablement elle-même.

— Peut-être est-elle partie pour Orléans ?

— Je ne le suppose pas. Elle a déclaré au juge d'instruction et à moi-même qu'elle ne retournerait jamais chez son père.

— Que va-t-elle faire, la malheureuse enfant, que va-t-elle devenir ? Ainsi, je suis arrivé deux heures trop tard. J'aurais pu être ici à midi ; mais je voulais consulter ma femme. Nous n'avons pas d'enfant ; sans être riches, nous jouissons d'une petite aisance ; notre intention était de prendre Gabrielle Liénard avec nous, en augmentant notre logement d'une petite chambre pour elle.

— L'intention est excellente, et je regrette vivement...

— Où la chercher, maintenant, où la trouver ? Et elle est partie ainsi, sans avoir peur de la misère qui l'attend !

— Elle est partie très résolue et avec un grand courage. Elle aussi veut consacrer sa vie toute entière à la recherche de son enfant.

— C'est certain, elle cherchera de son côté ; mais seule, pauvre, obligée de travailler pour ne pas mourir de faim, que pourra-t-elle ? C'est triste, monsieur, bien triste !

Morlot ne chercha point à cacher sa vive contrariété. Il passait ses doigts dans son épaisse chevelure noire et ses ongles labouraient sans pitié la peau de son crâne.

— Est-ce qu'elle s'en est allée à pied ? demanda-t-il après un moment de silence.

— Non. Elle avait ses effets à emporter, on est allé lui chercher une voiture de place.

Le front de l'agent se dérida subitement.

— Alors, dit-il, je la retrouverai.

— Je puis vous apprendre encore qu'elle a donné au cocher l'ordre de la conduire avenue de Clichy.

— Avenue de Clichy ! répéta Morlot ; c'est juste, je comprends pourquoi.

Il n'avait plus rien à faire à l'hospice. Il se retira.

## VII

Avant tout, se dit l'inspecteur de police, en sortant de la Salpêtrière, il faut que je retrouve Gabrielle. Pour cela il me faut le numéro de la voiture qu'elle a prise ; il est clair qu'elle est allée se loger aux Batignolles dans une chambre d'hôtel ; mais il n'est pas probable qu'elle soit retournée chez son ancien logeur. Le cocher de place me dira où il l'a menée.

Il y avait tout près une station de petites voitures.

—Ce doit être là qu'on est venu chercher une voiture pour la jeune femme, pensa Morlot.

Il se rendit sur la place où il trouva le surveillant dans sa cabine.

—Aujourd'hui, à une heure, lui dit-il, on est venu prendre ici une voiture pour une personne qui sortait de la Salpêtrière.

—Oui, je me rappelle parfaitement.

—Je suis inspecteur de police, il me faut le numéro de cette voiture.

—C'est facile, répond le surveillant, en ouvrant le cahier sur laquelle il inscrivait, avec son numéro, l'heure du départ de la voiture.

Voici, reprit-il au bout d'un instant : coupé No 1,025, parti à midi cinquante.

—Merci, dit Morlot, qui s'empressa d'écrire le numéro sur son carnet.

Maintenant, continua-t-il, comme c'est un renseignement que je peux demander au cocher, il faut que je sache où est le dépôt de la voiture. Pouvez-vous me le dire ?

—Non. Vous devez bien penser que je ne sais pas où vont remiser toutes les voitures qui viennent à la station.

—C'est bien, fit Morlot, J'ai un autre moyen de le savoir.

Il y avait là un vieux cocher qui attendait un client tout en fumaant sa pipe. Il avait entendu la conversation.

—Je puis vous éviter une perte de temps et la peine de chercher, dit-il à l'agent de police, je connais le cocher du No 1,025 ; bien que nous ne soyons pas chez le même patron, nous n'en sommes pas moins deux bons camarades. Son remisage est à la Villette, rue de Flandre, et il demeure à côté, rue Riquet, No 11.

—Mon brave, je vous remercie, dit Morlot. En effet, vous m'évitez une perte de temps et vous me rendez un véritable service.

Il salua les deux hommes et s'éloigna rapidement.

Morlot demeurait rue Guénégaud. La journée étant déjà fort avancée, il se décida à rentrer chez lui.

—Eh bien ? l'interrogea sa femme.

—Pas de chance, répondit-il, elle avait quitté l'hospice depuis deux heures lorsque je suis arrivé.

—Pour retourner dans sa famille ?

—Nullement. Elle a dit qu'elle ne s'éloignerait pas de Paris ; mais elle n'a appris à personne où elle avait l'intention d'aller demeurer.

—Elle aura été demander un asile à des gens qu'elle connaît.

—Cela pourrait être, mais je ne le crois pas...

—Alors, tu supposes...

—Je suis certain qu'elle va se cacher comme elle l'a déjà fait. Elle a son idée ; elle pense à son enfant, elle veut le chercher et elle espère le retrouver en retrouvant d'abord la femme de la maison d'Asnières.

—Elle mourra à la peine, la pauvre enfant !

—Non, car je suis là. Je sais déjà qu'elle s'est fait conduire aux Batignolles ; ce soir, je l'espère, je connaîtrai l'hôtel où elle s'est logée, et demain, de bonne heure, j'irai la voir, je lui dirai ce qui a été convenu entre nous.

—Acceptera-t-elle ta proposition ?

—Pourquoi pas ?

—Une femme dans sa situation a le droit d'être défiante.

—Sans doute, mais elle comprendra que ce que nous voulons faire pour elle est uniquement dans son intérêt et elle verra bien que c'est pour nous une question de dévouement.

Pendant que je vais mettre en ordre mes notes, tu vas te hâter de préparer le dîner. Nous mangerons de bonne heure, je veux sortir à huit heures.

Quand au bout de trois quarts d'heure Morlot eut terminé son travail, la soupe était trempée. L'homme et la femme se mirent à table. A huit heures précises l'agent prit son chapeau, sa canne et sortit, en prévenant sa femme qu'il rentrerait probablement tard.

Il alla d'abord à un rendez-vous qu'il avait donné à un de ses collègues. Il quitta ce dernier pour ce rendre rue de Flandre, où il arriva à dix heures.

Le coupé portant le No 1,025 était déjà rentré.

—Tant mieux, se dit Morlot je n'aurai pas à attendre.

Le cocher n'était plus là ; mais on lui donna l'assurance qu'il le trouverait chez lui.

Morlot fut bientôt rue Riquet. Le cocher venait, en effet, de rentrer. Il le trouva en train de prendre un énorme bol de café noir dans laquelle il trempait du pain.

Comme la plupart des cochers de place, celui-ci avait une bonne figure, grasse et haute en couleur.

—Une figure de brave homme, pensa l'agent.

—Ne vous dérangez pas, dit-il, voyant que le cocher repoussait au milieu de la table son bol de café ; je viens tout simplement causer avec vous ; vous allez pouvoir, sans aucun doute, me donner un renseignement très précieux.

—Enchanté de vous être agréable, répliqua le cocher ; de quoi s'agit-il ?

—Aujourd'hui, à une heure, votre voiture a pris une femme à la porte de la Salpêtrière ?

—Oui, une jeune femme qui doit sortir de maladie car elle est très pâle. Je n'ai vu de ma vie une pareille figure ; blanche comme du papier à lettre, et malgré ça jolie comme tout.

—Vous l'avez conduite aux Batignolles, avenue de Clichy ?

—Oui.

—Il faut absolument que je la voie demain, et comme je ne sais pas dans quel hôtel elle est logée, je suis venu vous trouver pour vous le demander.

—Malheureusement, je ne peux pas vous le dire.

—Pourquoi ?

—Parce que je n'en sais rien.

—Vous ne l'avez donc pas menée à destination ?

—Je l'ai menée aux Batignolles, comme elle me l'avait demandé.

—Eh bien ?

—Eh bien, comme elle m'avait dit avenue de Clichy sans me donner d'adresse, à l'entrée de l'avenue, avant de la descendre, j'ai arrêté mon cheval pour lui demander le numéro de la maison où elle allait.—C'est bien, me répondit-elle, il est inutile que vous me conduisiez plus loin.—Elle a tiré une bourse de sa poche dans laquelle il y avait des pièces d'or, elle m'en a mis une dans la main en me disant de me payer ma course.

—Et vous l'avez laissée ainsi au milieu de la rue ?

—Dame, je ne pouvais pas faire autrement.

—Mais elle avait une malle contenant son linge, ses effets ?

—C'est vrai. Mais attendez, vous allez voir.—Et votre malle, que je lui dis, qu'est-ce que vous en faites ? Vous n'allez pas la charger sur vos épaules, elle est trop lourde. Elle se mit à regarder autour d'elle tout drôlement. Je vis bien qu'elle était embarrassée et fort en peine.—Vous ne savez donc pas où vous allez demeurer ? que je lui dis.

—Non, pas encore, fit-elle.—Pourtant, que je lui dis, les hôtels ne manquent pas par ici ; tenez, en voilà un en face. Elle regarda la maison, puis elle me répondit :—Non, j'aime mieux chercher. Elle était tout de même bien embarrassée de savoir ce qu'elle allait faire de son colis.—Comme vous voudrez, que je lui dis. Quand à votre malle, nous allons la mettre dans la boutique du marchand de vin. J'étais descendu de mon siège, je pris la caisse et la portai chez le marchand de vin du coin, qui consentit volontiers à la garder jusqu'au soir.

Voilà toute l'histoire, monsieur, un bourgeois et son épouse, je suppose, se présentèrent pour se faire conduire au Gros-Caillou. Je regrimpai vite sur mon siège.

Un coup de rouet et hue, Bijou, pour les Invalides.

Morlot remercia le cocher et se retira fort peu satisfait.

—Diable, diable, se disait-il, tout soucieux, en rentrant dans Paris, ça débute mal, on ne peut pas plus mal. Décidément, j'ai toujours à mes trousses le même guignon. Ah ça ! est-ce qu'il ne finira pas par se lasser de me poursuivre.

Le lendemain, à sept heures du matin il entra dans la maison du marchand de vin où avait été déposée, la veille, la malle de Gabrielle.

L'inspecteur Morlot était un homme très sobre ; toutefois il n'était pas absolument ennemi du petit verre. Il se fit servir un demi-canon d'eau-de-vie et, tout en dégustant ce cognac du département du Nord, il questionna l'homme du comptoir d'étain.

Celui-ci répondit :

—La malle en question est restée là, dans ce coin, jusqu'au soir. C'est à la nuit tombante que la petite dame pâle est venue la réclamer. Elle était accompagnée d'un homme qui l'a emportée.

—Un commissionnaire, sans doute ?

—Non, ce n'était pas un commissionnaire, je connais tous ceux du quartier.

—Ainsi, vous ne pouvez pas me dire où la malle a été portée ?

—Non. Tout ce que sais, c'est que la petite dame et l'homme qui l'accompagnait ont descendu l'avenue de Clichy.

Morlot éprouvait une nouvelle déception. Le marchand de vin put voir à ses sourcils froncés qu'il n'était pas content. Il paya son petit verre et sortit de la boutique. Tout en descendant du côté de Clichy-la-Garenne, il se mit à réfléchir.

—Si bien qu'elle se soit cachée, se disait-il, je saurai la retrouver. Pour cela je n'aurai qu'à entrer dans tous les hôtels et maisons meublées de Batignolles et à me faire présenter le livre de la préfecture de police. Ce sera l'affaire de trois, quatre ou cinq jours. Oui, mais pour le moment je n'ai pas de temps à perdre. Le parquet procède à une seconde enquête et a ordonné de nouvelles recherches. Si je ne me mets à l'œuvre immédiatement, je risque d'être distancé une fois de plus par les autres. Voilà ce que je ne veux pas. Cette affaire est la mienne, elle m'appartient, elle ne doit être qu'à moi. C'est vrai, mais avec cela que les camarades se gênaient pour me couper l'herbe sous le pied. D'ailleurs, ce ne serait pas la

première fois. Nous sommes unis, nous sommes amis, mais chacun travaille pour soi. Comme aux champs de courses, c'est à celui qui ira plus vite et arrivera le premier. Assez de fois j'ai fait le jeu de Bizot, de Raclet, de Caudier et de Broussard; je ne veux plus de ça. Maintenant, je travaille seul. Eh bien, si je n'ai rien dans la cervelle, si je suis un imbécile, nous le verrons bien. Donc, pour le moment, je suis forcé de ne pas m'occuper de la jeune femme. Je dois d'abord chercher les voleurs d'enfants, je penserai ensuite à la victime.

Morlot arrivait à l'extrémité de l'avenue. Il s'arrêta et regarda les chétives constructions qui étaient devant lui, maisons noires délabrées, branlantes, affreuses, dont quelques-unes existent encore aujourd'hui.

—C'est là quelle demeurait, murmura-t-il. Quelle horrible mesure ! Ça a plutôt l'air d'un coupe-gorge que d'un garni.

Le lecteur sait que le propriétaire du garni tenait en même temps un débit de vins et liqueurs.

Morlot entra dans la boutique. C'était une assez grande pièce, beaucoup plus longue que large, basse de plafond, humide, mal éclairée, dont les murs sales, barbouillés de dessins-hideux, laissaient voir partout de larges cravasses.

Une affreuse odeur de moisi, de gargote, de lie de vin et de fumée de tabac saisissait au nez et à la gorge.

La salle était meublée de cinq ou six tables graisseuses, de deux bancs de bois et d'une vingtaine d'escabeaux; de plus, en face du comptoir qui brillait seulement par sa malpropreté, il y avait un vieux bahut vermoulu où l'on voyait des verres, des bouteilles pleines et vides, des œufs rouges et quelques morceaux de viandes racornies, qui attendaient le moment d'être mis à la casserole.

Assis autour d'une des tables, une demi-douzaine d'individus de mine suspecte buvaient et fumaient la pipe en jouant aux cartes.

Le patron du bouge était assis à son comptoir. A la vue de Morlot, il se leva et prenant son air le plus aimable :

—Qu'est-ce qu'il faut vous servir ? demanda-t-il.

—Une bouteille de votre meilleur, répondit l'agent, si vous voulez bien la boire avec moi; je désire causer un instant avec vous.

—Mais comment donc, monsieur, avec plaisir. Femme, femme ! appela-t-il.

—Qu'est-ce que c'est ? répondit une grosse voix enrouée, qui passa à travers un vasistas pratiqué dans la cloison au fond de la salle.

—Vite, rince deux verres, ordonna l'homme.

Il leva une trappe à ses pieds et descendit les échelons d'une échelle. Il reparut au bout d'un instant avec une bouteille coiffée de cire rouge.

La femme avait déjà placé les deux verres sur une table. Morlot et le débitant s'assirent en face l'un de l'autre. Celui-ci déboucha la bouteille et versa. Après avoir trinqué, on but.

—C'est bon, ça, n'est-ce pas ? dit le patron.

—Oui, fit Morlot, trop poli pour faire connaître sa pensée.

—Donc, vous avez quelque chose à me dire ? reprit le cabaretier. De quoi s'agit-il ?

Morlot jeta un regard sur les hommes qui jouaient aux cartes; puis, baissant suffisamment la voix pour ne pas être entendu :

—En même temps que vous tenez ce débit de vins, dit-il, vous logez en garni ?

—Oui. On fait ce qu'on peut pour gagner sa vie.

—Il n'y a pas encore deux ans de cela, vous logiez chez vous une jeune personne qui se nommait Gabrielle Liénard.

—C'est vrai. Un beau brin de fille, ma foi.

—Elle n'est pas restée longtemps dans votre maison.

—Environ six semaines. Elle est partie un matin, sans nous dire pourquoi elle s'en allait. Je me rappelle même que trois jours avant elle avait payé sa quinzaine d'avance, comme c'est l'usage.

—Et depuis, vous ne l'avez pas revue ?

—Jamais. Nous n'avons plus entendu parler d'elle, et je serais bien embarrassé de vous dire ce qu'elle est devenue.

—Est-ce que vous n'avez pas su où elle allait demeurer en quittant votre garni ?

—Non, elle ne l'a pas dit; elle avait sans doute des raisons pour cela.

—Recevait-elle beaucoup de monde ?

—Seulement une femme, jeune encore et très bien mise, qui venait la voir souvent. Mais quelque temps après son départ, on est venu plusieurs fois la demander; c'était des dames ou plutôt des jeunes filles, des parentes ou des amies.

—Cette dame, qui venait la voir souvent, vous la connaissiez ?

—Nullement. La première fois qu'elle est venue, c'est à ma femme qu'elle s'est adressée pour avoir des renseignements sur la jeune fille. Elle lui a dit, je crois, qu'elle faisait partie d'une société de bienfaisance dont le but était de secourir les jeunes filles. Entre nous, je n'en ai pas cru un mot. Pourtant, quand la

petite est partie d'ici, c'est cette dame qui est venue la chercher avec une voiture.

—Est-ce qu'elle ne vous a pas dit son nom ?

—Cela se peut, mais je ne me rappelle pas.

—Elle vous a dit, sans doute, qu'elle se nommait madame Trélat.

—En effet, je me souviens de ce nom-là.

—Quand elle est venue demander à votre femme des renseignements sur la jeune fille, n'a-t-elle pas dit comment elle avait su qu'elle demeurait chez vous ?

Depuis un instant, la cabaretière s'était approchée de la table et écoutait la conversation. Elle se chargea de répondre à la question de Morlot.

—Quand cette dame est venue ici, dit-elle, elle était très bien renseignée sur la position de la jeune fille. Elle avait su qu'elle demeurait chez nous par une de ses amies, une ouvrière en passementerie, qui travaillait pour la même entrepreneuse que mademoiselle Gabrielle; car il faut vous dire, monsieur, que mademoiselle Gabrielle avait besoin de travailler et qu'elle s'était mise à faire de la passementerie.

C'est moi qui lui avait donné ce conseil, en l'engageant à aller trouver l'entrepreneuse qui demeurait alors à côté, au coin de la rue du Port-Saint-Ouen.

Le visage de Morlot s'était soudainement illuminé. Ses petits yeux gris étincelaient.

—Oh ! mais vous me donnez là un précieux renseignement, fit-il.

—Tant mieux, car je n'en suis pas davantage.

—L'entrepreneuse en question ne demeure donc plus avenue de Clichy ?

—Il y a plus d'un an qu'elle a déménagé.

—On me donnera probablement son adresse à son ancien domicile ?

—Je le crois. Dans tous les cas, je sais qu'elle demeure maintenant rue Lemerrier. Quand au numéro, je ne me rappelle pas bien; ce doit être 17 ou 19.

Un instant après, l'agent de police sortit du cabaret.

—Enfin, se dit-il, je vais donc apprendre quelque chose. Je crois bien, cette fois, que je suis sur la piste. Tonnerre ! ouvrons l'œil et ne faisons pas fausse route.

L'inspecteur de police n'eut pas de peine à trouver l'adresse de l'entrepreneuse qui demeurait effectivement rue Lemerrier. Cette femme se souvenait parfaitement de Gabrielle Liénard. Plusieurs fois elle avait entendu parler d'une femme qui s'intéressait à la jeune fille et lui avait promis la protection d'une grande dame, très riche, qui employait sa fortune à venir en aide aux malheureux. Elle savait aussi que Gabrielle avait connu cette femme par l'intermédiaire d'une de ses ouvrières dont elle donna l'adresse à Morlot, sans aucune difficulté.

C'est ce que voulait l'agent de la sûreté.

Il quitta l'entrepreneuse et se rendit aussitôt chez l'ouvrière, qui demeurait également aux Batignolles, rue de Lévis.

Voici ce que cette femme lui apprit :

Un jour qu'elle était allée faire une course dans Paris, elle rencontra une jeune femme qu'elle n'avait pas vue depuis au moins dix ans. Elle l'avait connue dans un bal public où elles se rencontraient régulièrement deux fois chaque semaine, le lundi et le dimanche. Ce qu'elle faisait alors, elle ne l'avait jamais su. D'ailleurs, elles ne s'étaient pas liées intimement; elle avait toujours ignoré où sa camarade de bal demeurait et elle ne la connaissait que sous son prénom de Joséphine.

Enchantées de se revoir après s'être perdues de vue depuis si longtemps, elles s'étaient assises sur un banc pour causer. On parla d'abord des beaux jours d'autrefois. On était jeune alors; on aimait à rire, à danser; on cherchait les plaisirs, on s'amusaient. Ensuite, Joséphine apprit à son ancienne camarade qu'elle avait quitté Paris pour aller se marier en province; au bout de quatre ans, étant devenue veuve, elle était revenue à Paris où elle vivait très retirée et modestement, n'ayant pour toute fortune qu'une petite rente de dix-huit cents francs.

Pour s'occuper et échapper à l'ennui, elle s'était mise d'une société de bienfaisance, dont la fondatrice, une dame du monde très riche, une baronne, faisait beaucoup de bien. Pour le moment, elle était à la recherche de pauvres jeunes filles trompées et de jeunes femmes abandonnées qui se trouvaient dans la détresse, à la veille de devenir mères. Sa mission était de les signaler à la société de bienfaisance et particulièrement à la riche baronne, dont la bourse inépuisable était toujours ouverte pour ces malheureuses.

Alors Joséphine avait demandé à son ancienne camarade si elle n'avait point, par hasard, une ou plusieurs de ces jeunes filles à lui recommander. Celle-ci, heureuse de pouvoir rendre service à Gabrielle Liénard, qu'elle avait rencontrée trois ou quatre fois chez l'entrepreneuse de passementerie et dont elle ignorait le mariage, lui avait aussitôt donné l'adresse de la jeune femme.

Depuis, elle n'avait plus revu Joséphine; mais elle savait qu'elle était allée voir Gabrielle souvent et qu'elle s'était vivement inté-

ressée à sa triste position. Elle croyait,—et elle en était contente,—que Joséphine ou plutôt la baronne dont elle lui avait parlé, avait pris Gabrielle sous sa protection.

L'ouvriero ne put dire à Morlot dans quel pays celle qu'elle appelait Joséphine s'était mariée, ni le nom de son mari défunt, ni où elle demeurait à Paris.

En somme, l'affaire restait toujours aussi mystérieuse.

L'inspecteur de police se retira fort désappointé. Une fois de plus il voyait s'en aller en fumée l'espoir qu'il avait un instant caressé.

—Rien, toujours rien, se dit-il avec humeur ; aucun fil conducteur ; c'est l'ombre, c'est le mystère impénétrable. Cette femme, qui se faisait appeler Félicie Trélat, qui se nommait autrefois Joséphine, et qu'une main habile dirigeait, cette femme passe, agit et disparaît sans laisser aucune trace derrière elle.

Ah ! je n'étais trop hâté de me réjouir. Décidément, j'en reviens à ce que j'ai d'abord pensé et dit : La chose a été merveilleusement combinée et supérieurement conduite par un ou plusieurs coquins adroits, qui n'en étaient certainement pas à leur coup d'essai. Ils savaient qu'il faut compter avec la police et ils ont joué au plus malin. Pour se soustraire aux recherches, pour dépister les agents de la sûreté, ils n'ont négligé aucune précaution, les scélérats... Certes, je ne suis pas venu jusqu'à ce jour pour le reconnaître. Oui, il faut convenir que nous avons affaire à forte partie. Si dans tout cela je vois poindre la moindre clarté, je veux que le diable m'emporte !

Tonnerre ! Félicie Trélat ou Joséphine, qu'est-ce que c'est donc que cette femme ? D'abord, s'appelle-t-elle Félicie Trélat ?... Je donnerais ma tête à couper que c'est un nom de guerre qu'elle a pris pour la circonstance. Je parierais aussi que son mariage en province est un conte et qu'elle n'est pas veuve pour cette unique raison qu'elle ne s'est jamais mariée. Cette coureuse de bals d'autrefois est aujourd'hui ce qu'elle était il y a dix ans, une gourgandine de la pire espèce.

En attendant j'en suis encore pour mes frais. Toujours le guignon... Pas de chance ! pas de chance !

Après dix-huit mois de temps perdu en recherches inutiles, il y avait de quoi se décourager. Eh bien, non. Morlot était une nature à part. Les déceptions l'excitaient ; il ne perdait rien de son opiniâtreté, il sentait au contraire augmenter son ardeur. Il s'était juré à lui-même de découvrir les coupables, et il n'était pas homme à s'arrêter même en présence d'une impossibilité matérielle.

D'ailleurs, il tenait à remplir son devoir et voulait, dans un bref délai, présenter à ses chefs un rapport complet, très développé et rigoureusement exact, qui devait,—c'était son espoir,—attirer l'attention sur lui.

Voulant recueillir tous les renseignements, même les plus insignifiants, pour ne rien laisser dans l'ombre, il vit les personnes chez qui Gabrielle était descendue lors de son arrivée à Paris. On ne lui apprit là que ce qu'il savait déjà. Depuis que la jeune femme avait quitté le magasin où elle s'était placée, les braves gens ignoraient ce qu'elle était devenue.

Morlot ne fut pas étonné, il s'attendait à cette réponse.

Il se présenta ensuite dans la maison de commerce où Gabrielle avait été employée comme demoiselle de magasin.

Ce fut la femme du négociant qui lui répondit.

—Gabrielle nous a quitté brusquement sans nous avoir prévenus, lui dit-elle. Nous avons pensé d'abord qu'elle était malade ; j'allai moi-même prendre de ses nouvelles et on m'apprit qu'elle était partie sans dire où elle allait. Quelques temps après, une de nos demoiselles la rencontra au bout des Batignolles, avenue de Clichy. C'est alors que nous eûmes l'explication de son étrange manière d'agir à notre égard. Elle était, paraît-il, dans une position qui ne lui permettait pas de rester plus longtemps dans notre maison. Comprenant fort bien que nous serions obligés de la remercier, elle s'en était allée.

Un jeune homme était venu souvent faire des achats au magasin : il eût fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir que ses achats n'étaient qu'un prétexte pour voir Gabrielle. Il s'adressait toujours à elle ; assurément, à cette époque, elle était sage encore ; elle ne pouvait pas cacher son émotion ; elle paraissait embarrassée, contrariée peut-être, et elle devenait rouge comme une pivoine.

Que c'est-il passé ensuite ? Je l'ignore. Une de ses amies qui n'est plus ici m'a dit que le jeune homme l'avait abandonnée. Pourtant, j'ai lieu de croire que ce jeune homme avait pour elle un attachement sincère.

—Ah ! vous croyez cela, madame ? fit Morlot avec un sourire d'inerté.

—Oui ; autrement ce monsieur ne serait pas revenu ici la demander.

L'agent fit un brusque mouvement.

—Comment, cet individu est revenu chez vous ? s'écria-t-il.

—Il ne savait rien. Il est venu, croyant que Gabrielle faisait encore partie de notre maison.

—Voilà qui est singulier, murmura Morlot.

—Je n'ai pas cru devoir lui cacher la vérité, je lui ai dit tout ce que je savais. En m'écoutant il devint très pâle, il était tout bouleversé. — Oh ! c'est affreux, c'est affreux ! disait-il en pressant sa tête dans ses mains.—Je vous assure que c'était une véritable douleur. Moi-même j'étais très-ému et je regrettais de m'être montré d'abord un peu trop sévère pour Gabrielle et pour lui.

—Y a-t-il longtemps de cela ? demanda Morlot.

—Pas plus d'un mois.

Ah !... pour avoir lâchement abandonné la pauvre enfant ; pour avoir commis cette mauvaise action, il faut que cet homme ne soit autre chose qu'un misérable.

—Certainement, il a mal agi.

Vous lui avez fait des reproches, madame, vous avez bien fait. A-t-il cherché à s'excuser ? Que vous a-t-il dit ?

—Que je l'accusais à tort d'avoir abandonné Gabrielle.—Oui, m'a-t-il dit, je le reconnais, je l'ai quittée, et je le regrette vivement aujourd'hui ; je voudrais pouvoir réparer le mal que j'ai fait. Je l'aimais, je l'aime encore, et je sens bien que son souvenir restera éternellement dans mon cœur. Ce n'est pas volontairement que je l'ai abandonnée. Au moment où je m'y attendais le moins j'ai reçu l'ordre de quitter Paris immédiatement. Il fallait partir, les minutes étaient comptées ; c'est à peine si j'avais le temps de boucler mes malles ; j'aurais voulu voir Gabrielle avant mon départ, cela ne me fut pas possible. Gabrielle savait que je l'aimais, ajouta-t-il, elle a eu tort de douter de moi.

—Si ce que ce monsieur vous a dit est vrai, il ne demeure pas à Paris ; il y était de passage lorsqu'il a connu mademoiselle Liénard.

—Dame je le crois.

—Vous a-t-il dit de quel pays il était ? ce qu'il faisait ?

—Je lui ai fait ces questions, il n'y a pas répondu.

—Cela ne me surprend pas. Ce monsieur doit faire partie d'une catégorie d'individus qui ne tiennent pas à être connus.

—C'est possible. Dans tous les cas, il a l'apparence d'un homme très-bien ; autant que j'ai pu en juger, il doit avoir une belle position.

Morlot hocha la tête.

—On est souvent trompé par les apparences, fit-il. Enfin, ce que je vois de plus clair dans tout cela, c'est qu'il n'avait pas complètement oublié Gabrielle, puisqu'il est revenu ici, pensant qu'elle y était encore. Il y a de cela un mois, m'avez-vous dit, peut-être est-il encore à Paris ?

—C'est peu probable. Il a dû repartir le lendemain ou le surlendemain du jour où je l'ai vu ; d'après ce qu'il m'a dit, il n'était venu à Paris que pour voir Gabrielle.

N'ayant plus rien à demander à la femme du négociant, et celle-ci n'ayant plus rien à lui apprendre, Morlot se retira.

Cependant, dans ce qu'on venait de lui dire, il y avait matière à réflexions. Aussi se mit-il à réfléchir sérieusement. Mais ses réflexions eurent pour résultat d'augmenter sa mauvaise humeur et de le rendre plus soucieux encore.

—Avec tout cela, se dit-il, je ne fais pas un pas en avant. J'ai beau examiner, regarder de tous les côtés, je ne vois rien. Vais-je donc en être réduit à constater mon impuissance et à me battre les flancs ? Ainsi, voilà encore un individu qui passe sans laisser une trace derrière lui. Il vient compliquer l'affaire. Au lieu de l'éclairer, il ne se montre que pour l'embrouiller. J'avais pensé qu'il n'était pas étranger à l'enlèvement de l'enfant, c'était absurde. C'est égal, ce M. Octave Longuet,—encore un faux nom, j'en suis sûr,—ne m'inspire pas la moindre confiance. Quand on n'a rien de grave sur la conscience, on ne craint pas de donner son adresse et de dire qui on est.

Après tout, je n'ai pas à m'occuper de ce monsieur, et je n'ai nulle envie de courir après lui. Plus tard, peut-être, nous verrons... Pour le moment, j'ai d'autres chiens à fouetter ; ce que je cherche, ce qu'il faut que je trouve, c'est la femme d'Asnières !

Si, malgré ses efforts, Morlot ne parvenait pas à découvrir les auteurs de l'enlèvement de l'enfant, ou tout au moins des renseignements pouvant mettre la police sur leurs traces, il ne voulait pas qu'on pût dire qu'il n'avait pas cherché partout.

Afin de remplir consciencieusement son mandat, il résolut de se rendre à Orléans et de voir par lui-même ce qu'était réellement le père de Gabrielle.

—Qui sait ? se disait-il, je trouverai peut-être là-bas le fil conducteur que je cherche vainement à Paris. Et puis, il y a le hasard et je commence à m'apercevoir que je dois beaucoup compter sur lui.

Quelques jours après il entra dans la capitale de l'ancien Orléanais. Il ne connaissait pas la ville, où il venait pour la première fois. Mais il ne lui vint pas à la pensée de la visiter et de voir ses monuments. C'est à peine si, en passant, il jeta un regard distrait sur la belle statue équestre de Jeanne d'Arc.

Or, voici ce que Morlot apprit à Orléans :

M. Liénard, le père de Gabrielle, était mort presque subitement ; il y avait de cela cinq mois. Sa veuve, malgré les avantages qui lui avait été faits lors de son mariage, et se basant sur un testament en sa faveur, avait eu l'audacieuse prétention de s'emparer de toute la fortune du commerçant décédé. Mais la justice avait été prévenue. L'absence de la fille unique de M. Liénard ayant été constatée, le juge de paix était venu et avait posé les scellés. Plus tard la maison de commerce avait été vendue. Un compte de succession avait été établi et la veuve s'était vue contrainte de verser entre les mains d'un notaire la part d'héritage revenant de droit à Gabrielle Liénard.

Mais on disait que la veuve s'était fait la part du lion, et qu'au moment même de la mort du commerçant, elle s'était emparée de toutes les valeurs mobilières qu'elle avait fait disparaître.

Les choses en étaient là. Depuis que Gabrielle avait quitté Orléans, on n'avait plus entendu parler d'elle. On supposait seulement qu'elle était à Paris.

L'inspecteur de police s'intéressait trop vivement à Gabrielle pour ne pas écouter ce qu'on lui racontait avec la plus grande attention. En effet, tout cela était très sérieux.

Bien qu'il n'apprit rien touchant l'événement d'Asnières, il s'applaudissait d'avoir eu l'heureuse idée de faire le voyage d'Orléans. Evidemment, Gabrielle ignorait la mort de son père et ne pouvait savoir, naturellement, que, par suite de ce décès, elle avait une somme plus ou moins importante à toucher.

—Voilà ce que je pourrai lui dire le jour où je la retrouverai, pensait-il.

Cette fois, c'était un service direct qu'il allait rendre à la jeune femme. Ne demandant, ne cherchant qu'à lui être utile, il était enchanté. Enfin, à côté de tous ses déboires, il éprouvait une satisfaction.

Il ne voulut pas quitter la ville sans avoir vu le notaire chez lequel était déposé l'héritage de Gabrielle. L'officier ministériel le reçut d'autant mieux qu'il lui donna l'assurance qu'avant peu il lui ferait connaître l'adresse à Paris de Gabrielle Liénard.

L'agent de police avait la discrétion de son métier. Malgré les questions que lui fit le notaire, il ne lui dit rien des malheurs de la jeune femme.

Le soir, il reprit la route de Paris.

Le lendemain, il alla porter son rapport à la préfecture de police. Il avait passé une partie de la nuit à le rédiger. Ce rapport était l'aveu, humiliant pour lui, de son insuccès. Mais s'il n'avait pas réussi, il eut au moins cette consolation d'apprendre que les plus habiles parmi ses collègues n'avaient pas été mieux favorisés que lui.

D'après ce qu'il entendit dire, il comprit que la ténébreuse affaire d'Asnières allait être de nouveau abandonnée.

—C'est bien, se dit-il, quand il fut sorti des bureaux de la préfecture ; mais je ne l'abandonne pas, moi ; je la poursuivrai quand même. Seul, j'irai jusqu'au bout. Il faudra bien que je parvienne un jour à pénétrer ce mystère. En attendant, je vais dès aujourd'hui, me mettre à la recherche de Gabrielle ; je me donne trois jours pour la retrouver.

## IX

Après avoir laissé la malle contenant ses effets chez un marchand d'habillement, comme nous l'avons raconté, Gabrielle se mit aussitôt en devoir de chercher un logement. Elle passa successivement devant plusieurs hôtels sans oser y entrer. Elle éprouvait une sorte de crainte qui la faisait reculer. Alors elle poursuivait son chemin, marchant lentement, en continuant à regarder à droite et à gauche. C'est ainsi qu'elle parcourut plusieurs rues qui aboutissent à l'avenue de Clichy. Le temps se passait et elle commençait à se sentir fatiguée.

—Il faut pourtant que je me décide, car la nuit ne tardera pas à venir, dit-elle.

A ce moment elle se trouvait dans la Cité des fleurs.

Soudain, ses yeux tombèrent sur un écriteau sur lequel elle lut : Jolie petite chambre meublée à louer.

Elle examina la façade de la maison, qui avait une assez belle apparence, et n'eut pas de peine à reconnaître que ce n'était ni un hôtel, ni une maison meublée.

—Oui, pensa-t-elle, c'est là que j'aimerais demeurer.

Cette fois, elle n'hésita plus. Elle entra dans la maison, et, s'adressant à la concierge :

—Madame, lui dit-elle, je viens pour la chambre meublée qu'il y a à louer dans votre maison.

La femme la regarda dans les yeux, puis ayant probablement jugé qu'elle n'avait pas affaire à une de ces créatures qu'on ne saurait recevoir dans une maison bien tenue, elle demanda :

—Est-ce pour vous que vous voulez louer ?

—Oui, madame.

—Vous êtes seule ?

—Seule.

—Comme vous êtes pâle ? Est-ce que vous êtes malade ?

—Non, je me porte bien maintenant ; mais je sors d'une longue et douloureuse maladie.

—Ca se voit. Vous êtes ouvrière ?

—Oui.

—Où travaillez-vous ?

—Nulle part, en ce moment. Mais je sais travailler ; je ne serai pas longtemps, je l'espère, sans trouver de l'ouvrage. Heureusement je possède une petite somme d'argent qui me permettra d'attendre un peu.

—Eh bien, reprit la concierge, vous me plaisez, vous avez l'air très convenable et je vous crois honnête. La chambre meublée est à moi ; si elle vous convient, je ne demande pas mieux que de vous avoir pour locataire.

—Quel est le prix de la chambre ?

—Pas trop cher ; vingt-cinq francs par mois.

—Voulez-vous me la faire voir ?

—Dame, vous ne pouvez pas louer sans cela.

Elles montèrent au troisième étage, qui était le dernier. La jeune femme entra dans la chambre meublée. C'était une toute petite pièce, mais carrée, propre, fraîchement décorée, meublée convenablement, et surtout très bien éclairée.

Gabrielle se montra aussitôt satisfaite. En effet, elle ne pouvait rien désirer de mieux. Elle ouvrit la fenêtre, qui donnait sur des jardins et des terrains incultes.

—Ah ! dame, fit la concierge, vous n'aurez pas la vue sur la rue.

—Oh ! je n'y tiens nullement, fit Gabrielle.

Et un sourire doux et triste cilla ses lèvres.

—J'aurai sous les yeux des arbres, les champs et les belles fleurs de ces jardins, reprit-elle.

—C'est vrai. Ici les fleurs ne manquent pas ; autrement, nous ne serions pas dans la Cité des fleurs. Ainsi la chambre vous convient ?

—Beaucoup.

—En ce cas, vous pouvez venir quand vous voudrez.

—Je la prends tout de suite, madame. Je vais vous donner le prix du premier mois.

—Et vos effets ?

—J'ai laissé ma malle dans une boutique en haut de l'avenue de Clichy. Je vais tâcher de trouver quelqu'un qui me l'apportera ici.

—S'il en est ainsi, vous n'avez pas besoin de vous déranger ; mon mari ne tardera pas à rentrer. Dès qu'il sera arrivé, il ira avec vous, et c'est lui qui apportera votre malle. Venez, vous attendrez dans la loge.

Une heure après, Gabrielle était installée dans la petite chambre qu'elle venait de louer, Cité des fleurs. Ce soir-là, elle partagea le dîner des concierges ; il ne lui avait pas été possible de refuser l'invitation de sa propriétaire, qui était réellement une très bonne femme.

Dès le lendemain, la jeune femme songea à l'emploi qu'elle devait faire de son temps.

—Si, comme je le crois, se dit-elle, la misérable qui m'a volé mon enfant demeure dans ce quartier, je finirai par la rencontrer un jour ou l'autre. Mais, pour cela, il ne faut pas que je reste enfermée ici entre ces quatre murs. Il est certain qu'il faut que je travaille, que je gagne ma vie, puisque je veux vivre ; seulement je puis bien consacrer quelques jours à chercher, tout en me mettant en quête de trouver de l'ouvrage. Mais, n'importe, même quand je travaillerai, je prendrai, tous les jours trois ou quatre heures pour me livrer à mes recherches. Retrouver mon enfant ! c'est la seule raison que j'aie d'exister. Voilà le but de ma vie. Hélas ! si ce n'était pour cela, si je n'avais pas cet espoir, pourquoi vivrais-je ?... Les heures que je perdrai dans la journée, je les prendrai sur celles de la nuit. J'ai mis en Dieu tout mon espoir ; il me conservera la force, le courage et la santé dont j'ai tant besoin.

Gabrielle venait de se tracer sa ligne de conduite. C'était là tout l'arrangement de sa vie. Elle ne voulait pas autre chose dans l'existence nouvelle qui commençait pour elle.

Il était huit heures du matin. Elle sortit. Toute la journée elle erra, comme une âme en peine, à travers les rues des Batignolles, de Montmartre et des Ternes. Elle rentra le soir, à la nuit. Elle se soutenait à peine. Elle avait les jambes brisées.

—Ce n'est rien, se dit-elle, il faut bien que je m'habitue à la fatigue. Le lendemain et les jours suivants elle recommença sa promenade à travers les rues. Le soir elle ne se sentait plus aussi fatiguée. Ses pieds étaient moins sensibles à la dureté du pavé. Comme elle l'avait prévu, son corps et ses membres s'habituèrent à la fatigue des marches forcées.

Le soir du dixième jour, en rentrant, elle dit à la concierge :

—Je n'ai pas fait une longue promenade aujourd'hui. J'ai lu, sur un petit carré de papier, collé sur un mur, qu'on demandait des ouvrières en lingerie rue des Dames. Je me suis présentée. Immédiatement la patronne de l'atelier a voulu voir ce que je savais faire. J'ai donc travaillé avec d'autres ouvrières depuis une heure jus-

qu'à sept heures. La maîtresse a été contente de mon travail, je crois, car elle m'a promis que demain elle m'enverrait de l'ouvrage. Je ne sortirai donc pas demain dans la matinée, j'attendrai.

Peu de temps après on se présenta chez la concierge pour lui demander des renseignements sur sa locataire. La brave femme s'empressa de répondre qu'on pouvait, sans aucun danger, lui donner de l'ouvrage chez elle.

Le lendemain, Gabrielle, qui avait cru devoir changer de nom, et qui se faisait appeler simplement madame Louise, reçut un paquet de lingerie assez volumineux. Elle avait pour quatre ou cinq jours de travail. Elle se mit courageusement à l'ouvrage.

Pendant ce temps, l'inspecteur de police Morlot la cherchait dans tous les hôtels des Batignolles.

Morlot s'était donné trois jours pour retrouver Gabrielle ; or, depuis huit jours déjà il se livrait à des recherches inutiles. Aucun hôtel, aucune maison meublée ne lui avait échappé ; il était également entré dans les garnis les plus infimes. Rien. Quand il fut bien sûr qu'il était allé partout, au lieu de se décourager, il recommença son inspection, qui fut plus sévère et plus minutieuse encore. Comme toujours, il s'en prenait au guignon qui s'acharnait à le poursuivre ; mais cette fois, à sa vive contrariété, se mêlait une grande inquiétude.

Bref, après avoir fait une deuxième et une troisième tournée dans ces hôtels, ce qui lui prit quinze grands jours, Morlot ne savait plus que penser. Allait-il donc falloir mettre sur pied la police de Paris pour retrouver la jeune femme ?

Il remontait tristement l'avenue de Clichy lorsque, tout à coup, il vit passer devant lui une jeune femme dont la pâleur le frappa. Il se souvint aussitôt de certaines réflexions du cocher de la Villette, sur la figure pâle de Gabrielle.

En effet, cette jeune femme que Morlot venait de rencontrer et qu'il suivait des yeux, tout en marchant, était bien celle qu'il cherchait.

Bien qu'il l'eût vue blanche comme neige, étendue sur son lit, il ne l'avait pas reconnue.

—Pourtant, si c'était elle ? murmura-t-il.

Il reprit aussitôt :

—Après tout, il est facile de le savoir ; je n'ai qu'à le lui demander.

Il doubla le pas pour rejoindre la jeune femme. Au même instant, il la vit disparaître au tournant d'une rue.

—Que ce soit Gabrielle ou non, se dit-il, il faut que je sache où elle va.

Il se mit à courir et il arriva assez tôt à l'angle de la Cité des fleurs pour voir entrer la jeune femme dans la maison où elle demeurait.

Un instant après, Morlot était dans la loge en présence de la concierge.

—Madame, lui dit-il avec beaucoup de politesse, je vous serai infiniment obligé si vous vouliez bien me dire qu'elle est cette jeune femme qui vient d'entrer dans votre maison.

La concierge parut très étonnée et le regarda de travers.

—Eh bien, c'est une locataire, répondit-elle sèchement.

—Y a-t-il longtemps quelle demeure ici ?

—Dites donc, vous êtes bien curieux ; qu'est-ce que cela peut vous faire ? D'ailleurs je n'ai pas de compte à vous rendre.

Le front de Morlot se plissa.

—Ma chère dame, répliqua-t-il, je vous assure que vous avez tort de le prendre sur ce ton. Je ne crois pas m'être présenté chez vous d'une manière inconvenante ; je vous demande un renseignement, il me semble que la plus simple politesse exige au moins que vous me répondiez.

—C'est possible. Mais je ne vous connais pas, moi ; qui êtes vous ?

—Oh ! soyez sans crainte, je ne suis pas un voleur.

—Je ne dis pas ça. Mais enfin, il y a tant de gens malintentionnés...

—Je vais tâcher de vous rassurer complètement. Depuis quinze jours je ne quitte pas les Batignolles : j'y cherche une jeune femme d'une vingtaine d'années, à laquelle j'ai plusieurs communications très importantes à faire. Comprenez-vous, maintenant ? Je dois ajouter que je m'intéresse beaucoup à cette jeune femme. Tout à l'heure j'ai cru la reconnaître dans votre locataire ; cela vous explique pourquoi je vous demande en ce moment des renseignements.

—Dans ce cas, c'est différent. Comment se nomme-t-elle, la jeune femme que vous cherchez ?

—Gabrielle Liénard.

—Alors, vous vous êtes trompé ; notre locataire s'appelle Louise.

—Louise ? fit Morlot.

—Oui, madame Louise.

—Elle n'a pas un autre nom ?

—C'est probable.

—En effet, fit Morlot, laissant voir son dépit, je me suis trompé. Excusez-moi, madame, je regrette de vous avoir dérangée.

Il se dirigea vers la porte ; mais au moment de sortir de la loge, il lui vint à l'idée que Gabrielle avait parfaitement pu changer de nom. Il revint vers la concierge.

—La jeune femme à laquelle je m'intéresse, lui dit-il, est sortie de l'hospice, il y a aujourd'hui juste vingt-quatre jours.

—Ah ! fit la concierge, ouvrant de grands yeux étonnés.

—Comme est elle à peine guérie d'une longue maladie, continua l'agent, elle a la figure excessivement pâle ; votre locataire ayant aussi une grande pâleur, j'ai pu facilement me tromper. Il est vrai que cette maison n'est ni un hôtel ni un garni, et je suis à peu près certain que la jeune femme en question a loué une chambre meublée.

—Ma foi, monsieur, tout ce que vous me dites est extraordinaire, répondit la concierge.

—Comment cela ?

—D'abord, c'est bien une chambre meublée que ma locataire occupe dans la maison ; ensuite, c'est aujourd'hui le vingt-quatrième jour qu'elle est ici, et elle a loué le jour même de sa sortie de l'hospice.

—C'est elle, c'est Gabrielle ! s'écria joyeusement Morlot. Enfin...

—Pourquoi donc nous a-t-elle donné un faux nom ? demanda la concierge.

—Ma chère dame, ne vous préoccupez pas de cela, répondit l'agent ; elle avait ses raisons.

## X

Il était cinq heures de l'après-midi. Assise près de sa fenêtre ouverte, Gabrielle travaillait. Le ciel était sans nuage. Le soleil descendait vers le couchant et ses rayons pénétraient dans la chambre. Le parfum des fleurs des jardins montait jusqu'à la jeune femme.

Elle avait la tête inclinée sur sa poitrine et tout en travaillant elle songeait. Hélas ! elle pensait à son enfant et en même temps à ses jeunes années, à son excellente mère, qu'elle avait trop tôt perdue.

—Soudain, elle entendit frapper discrètement à sa porte. Sa tête se redressa. Elle pensa que la concierge venait lui faire une visite, comme cela lui arrivait quelquefois. Elle se leva et alla ouvrir. Elle se trouva en face d'un homme inconnu.

Un petit cri de surprise lui échappa et elle fit trois pas en arrière. L'homme restait immobile sur le seuil. On aurait dit qu'il n'osait pas avancer.

—Monsieur, vous vous êtes trompé de porte, sans doute, lui dit la jeune femme.

—Non, non, je ne me suis pas trompé, répondit-il, c'est bien vous que je viens voir.

—Mais c'est impossible, répliqua-t-elle, en le regardant avec effarement.

Il se décida à entrer.

—Mon Dieu, que me voulez-vous donc ? s'écria-t-elle en reculant encore.

—C'est-vous qu'on appelle madame Louise, n'est-ce pas ? dit-il en refermant la porte.

—Oui, c'est moi, balbutia-t-elle.

Et elle se mit à trembler de tous ses membres.

—Oh ! je vous en supplie, ne vous effrayez pas !

—Pourquoi venez-vous ici, monsieur ?

—Je vous le dirai tout à l'heure.

—Je ne vous connais pas, qui êtes-vous ?

—Vous le saurez. Vous dites que vous ne me connaissez pas ; certainement, vous ne pouvez pas me connaître... Peut-être m'avez-vous déjà vu ; vous ne vous en souvenez pas. Mais si vous ne me connaissez pas, je vous connais, moi.

—Vous me connaissez ? s'écria-t-elle.

—Oui, beaucoup !

—Beaucoup ! répéta-t-elle stupéfiée.

—Allons, remettez-vous, reprit-il ; vous êtes toute tremblante ; est-ce que je vous fais peur ?

—Non, mais...

—Vous n'êtes pas rassurée. Eh bien, regardez-moi, vous verrez tout de suite que je ne suis pas un homme méchant, que je ne vous veux pas de mal, au contraire. Voyons, est-ce que quelque chose ne vous dit pas que je suis votre ami, le plus sûr, le plus dévoué, le seul peut-être que vous ayez encore aujourd'hui. Vous le croyez, n'est-ce pas ? Dites-moi que vous le croyez...

—Oui, je veux bien le croire, seulement...

—Je comprends, vous n'êtes pas convaincue. Il faut d'abord que je vous donne la preuve que je vous connais. Dans cette maison, on vous appelle Louise, madame Louise ; ce n'est pas votre nom. Vous vous nommez Gabrielle Liénard, vous êtes née à Orléans.

La jeune femme fixa sur lui ses yeux hagards, puis elle fit entendre un gémissement et se laissa tomber sur un siège.

—Voyons, madame, reprit-il d'un ton affectueux et avec respect, n'êtes vous pas encore rassurée sur mes intentions ? Pourtant, si je suis près de vous en ce moment, vous devez bien penser que je ne puis avoir qu'un désir : celui de vous être utile et de vous servir.

J'ai beaucoup de choses à vous dire, beaucoup de choses qui vous intéressent ; j'attends que vous soyez en état de m'écouter. Encore une fois, n'ayez aucune crainte ; je vous l'ai dit, je suis un ami, un ami qui ne demande qu'à vous servir. Vous n'avez rien à me cacher et probablement peu de chose à m'apprendre. Je connais votre triste histoire ou, du moins, ce que vous avez raconté de votre vie au juge d'instruction.

Rassurée par ces paroles et l'attitude respectueuse du visiteur, Gabrielle était parvenue à se remettre de son émotion.

—Je crois que vous êtes venu me trouver dans une bonne intention, dit-elle. Si vous savez ce que j'ai raconté au juge d'instruction, je n'ai en effet, rien à vous dire, rien à vous apprendre. On m'a interrogée, j'ai dit la vérité. Vous venez sans doute de la part du juge d'instruction ? Lui seul sait que je suis ici sous le nom de Louise.

—Non, répondit-il, je ne suis envoyé vers vous par personne. J'ignorais que vous eussiez donné votre adresse au parquet. Il y a quinze jours que je vous cherche dans tous les hôtels du quartier.

—Pourquoi ? qu'avez-vous donc à m'apprendre ?

—Je vous l'ai dit, beaucoup de choses.

—Mon enfant ? on a retrouvé mon enfant ! exclama-t-elle.

Le visage de l'agent s'attrista profondément.

—Hélas ! non, dit-il, je n'ai pas le bonheur de vous apporter cette joie.

Elle eut un soupir étouffé et laissa tomber sa tête sur son sein.

—Madame, reprit Morlot avec énergie, je cherche les coupables, car ils sont plusieurs ; je les trouverai, il le faut, c'est un serment que j'ai fait, et ils seront punis, sévèrement punis, je vous le promets !

—Ah ! répliqua la jeune femme d'une voix vibrante, ce que je veux, ce n'est pas le châtement des coupables, c'est mon enfant, c'est mon enfant !..

—Nous le retrouverons, j'en suis convaincu, dit l'agent.

Gabrielle secoua tristement la tête.

—J'ai aussi cet espoir, murmura-t-elle ; c'est l'espoir qui me fait vivre.

Morlot, qui était resté debout jusqu'alors, prit une chaise et s'assit en face de la jeune femme.

—Maintenant, reprit-il, il faut que je vous dise qui je suis, je vous apprendrai ensuite où et comment je vous ai connue. Seulement, n'oubliez pas que je vous suis tout à fait dévoué ; je ne voudrais pas vous inspirer de la défiance et moins encore vous effrayer.

—Non, j'ai confiance en vous ; maintenant vous pouvez me dire tout ce que vous voudrez, répondit Gabrielle.

—Eh bien, madame, mon nom est Morlot, je suis agent de police.

La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir.

—Oui, continua Morlot, je suis agent de police. Dans une grande ville comme Paris, il faut bien qu'il y ait des hommes comme moi, sans cela qui trouverait les criminels ? Il y en a déjà tant qui parviennent à échapper à la justice. . . je sais bien qu'on a certaines préventions contre nous ; on nous repousse, on nous craint, on nous suspecte, souvent on nous méprise. Eh bien, on a tort. Nous sommes utiles et nous rendons des services importants à la société. Je ne dis pas qu'il n'y a point parmi nous des indignes, mais il y a des bons. Nous sommes des hommes comme les autres. Dans toutes les classes il y a les bons et les mauvais. Est-ce que chaque troupeau n'a pas ses brebis galeuses ? Nous avons le courage, l'énergie, et nous savons faire notre devoir. Nous servons la justice dont nous sommes les yeux, les jambes et les bras. Aussi bien que les autres hommes nous avons du cœur, des sentiments ; nous savons nous dévouer et nous savons aimer. Vous en avez la preuve, madame, puisque c'est par dévouement pour vous que je vous ai cherchée si longtemps et que je suis ici en ce moment.

La jeune femme lui tendit la main.

—Vous êtes bon, fit-elle d'une voix émue, et je crois que vous êtes mon ami.

Les yeux de Morlot étincelèrent de joie.

—Voilà une parole qui me rend bien heureux, dit-il, en serrant la main de la jeune femme dans les siennes.

Oui, continua-t-il après un moment de silence, je suis votre ami et je saurai vous le prouver. Vous pouvez compter sur mon dévouement. Vous savez maintenant, que vous n'êtes plus seule, isolée dans Paris ; il y a près de vous un homme qui veillera sur vous. Je ne suis qu'un pauvre agent de police, c'est vrai ; mais dans toutes les circonstances je saurai vous protéger et vous défendre. Je ne vous demande que d'avoir confiance en moi.

La jeune femme ne doutait pas de sa sincérité ; mais elle essa-

yait vainement de s'expliquer la raison du dévouement qu'il venait lui offrir.

Comme s'il eût saisi la pensée de Gabrielle, Morlot poursuivit :

—Vous pourriez vous étonner qu'un inconnu, un pauvre diable comme moi, ait la témérité de se mêler de vos affaires, et vous demander en même temps d'où peut venir l'intérêt qu'il a pour vous. Eh bien, madame, c'est bien simple : j'ai vu votre malheur si grand que, tout de suite, je vous ai prise en pitié ; c'est de la compassion qu'est sortie ma résolution de vous être utile, de vous soutenir, de vous aider, de vous donner enfin mon dévouement complet.

Je n'ai pas cherché à m'expliquer autrement pourquoi je m'intéressais si vivement à vous ; vous étiez jeune, vous étiez une victime, je n'ai vu que cela. J'ai senti que dans votre situation vous aviez besoin d'un véritable ami, et j'ai voulu être cet ami-là. Alors il m'est venu cette pensée. . . Je me dévouerai pour elle en me mettant entièrement à son service. C'est à Asnières que je me suis dit cela, le jour où des infâmes scélérats vous ont volé votre enfant !

—Quoi ! fit Gabrielle, vous étiez à Asnières ce jour-là ?

—Oui, madame. Vous voyez que je ne mentais pas en vous disant tout à l'heure que je vous connaissais depuis longtemps déjà. Je me trouvais à Asnières, par hasard avec le commissaire de police, je suis entré dans la maison et dans la chambre où vous étiez. On vous avait trouvée sans connaissance, étendue sur le parquet ; on vous avait relevée et remise dans votre lit. Vous veniez d'être rappelée à la vie, mais vous étiez dans le délire ; il ne vous fut pas possible de répondre aux questions que vous adressa le commissaire de police ; c'était le commencement de la maladie dont vous avez été guérie à la Salpêtrière.

—Que de douloureux souvenirs ! soupira la jeune femme.

—C'est ainsi que je vous ai vue la première fois, continua l'agent, sans mouvement, les yeux fixes, blanche comme vous l'êtes encore aujourd'hui. Près de votre lit il y avait le berceau vide de l'enfant et plusieurs femmes qui pleuraient à chaudes larmes. J'ai toujours devant les yeux cette scène désolante ; je ne l'oublierai de ma vie. Ah ! si on n'eût pas été ému, si l'on était resté insensible à votre malheur, c'est qu'on n'aurait pas eu de cœur !

C'est moi qui, le premier, me mis à la recherche des misérables qui vous ont volé votre enfant.

—Et rien, rien ! dit la jeune femme avec douleur.

—Impossible de découvrir leurs traces. Et pourtant on a bien cherché.

—Mon Dieu, pourquoi donc me l'ont-ils pris ? Qu'en ont-ils fait ?

—Patience, nous le saurons un jour.

—Qu'il vienne vite, ce jour, qu'il vienne vite !

—Les criminels finissent toujours par tomber entre les mains de la justice. Souvent, après de longues et inutiles recherches, c'est au moment où l'on s'y attend le moins qu'on les trouve sans les chercher.

Je ne vous dirai pas, aujourd'hui, tout ce que j'ai fait déjà pour découvrir les coupables et retrouver votre enfant, ce serait trop long. D'ailleurs, j'ai d'autres choses à vous apprendre.

—Hélas ! monsieur, en dehors de mon enfant, rien ne peut plus m'intéresser.

—Permettez-moi de croire que vous ne pourrez pas être indifférente aux choses que je vais vous dire.

—Ah ! répliqua-t-elle, en secouant la tête, vous ne savez pas encore combien est étroit le cercle de ma vie !

—Il faut pourtant que je parle, c'est nécessaire, forcé. . . Cependant, si je vous fatigue, dites-le-moi.

—Non, je ne suis pas fatiguée.

—Alors, vous voulez bien m'écouter ?

—Oui, je vous écouterai ; vous pouvez parler.

Après avoir réfléchi un instant, Morlot reprit :

—Je vais vous dire, d'abord, ce que j'ai appris, il y a quelques jours, dans la maison où vous étiez autrefois demoiselle de magasin.

NJ

Gabrielle rapprocha sa chaise de la table sur laquelle elle appuyait ses bras, et son regard s'arrêta sur le visage de l'inspecteur de police. Ce dernier, toutefois, n'était pas parvenu à exciter sa curiosité.

—Quand un crime a été commis, reprit-il, et que nous avons à en rechercher les auteurs, nous allons partout où nous pouvons espérer obtenir des renseignements. Cela vous explique pourquoi j'ai voulu voir les propriétaires de la maison de commerce où vous avez été employée. Je ne veux pas vous cacher qu'il m'était venu à l'idée que le jeune homme que vous avez épousé pouvait être l'auteur de l'enlèvement de votre enfant.

—Comment, fit la jeune femme étonnée, vous avez eu cette pensée ?

—Je l'ai eue. La chose ne me paraissait pas impossible. Quand on est en présence d'un mystère, on réfléchit, on examine, on cherche, on soupçonne tout. Il faut un mobile qui explique l'action,

on le trouve. J'avais donc pensé que M. Octave Longuet, ayant intérêt à faire disparaître l'enfant, était le coupable. J'ai reconnu que je m'étais trompé.

—Ah !

—M. Octave Longuet, — si c'est réellement son nom, — ne savait pas dans quelle position vous étiez le jour où il a quitté Paris, si brusquement que son départ ressemblait à une fuite. En somme, il vous a lâchement abandonnée.

—Oui, lâchement abandonnée, répéta tout bas la jeune femme.

—Cependant, reprit Morlot, il paraît qu'il avait pour vous une affection sincère.

—Hélas ! c'est parce que j'ai cru qu'il m'aimait qu'il m'a fait consentir à un mariage clandestin. Je ne cherche pas à m'excuser, j'ai été coupable ; je devais réfléchir, voir le danger et le fuir. Il m'a perdue, je lui dois mon malheur ; mais je lui pardonne.

—Écoutez, madame, si j'en crois ce qui m'a été dit, il n'est pas aussi coupable qu'on pourrait le supposer.

—Oh ! je le suis plus que lui, je viens de vous dire pourquoi.

—Ce n'est pas volontairement qu'il vous a abandonnée.

—Je n'en sais rien.

—Subitement rappelé de Paris, il a dû partir sans avoir le temps de vous voir et de vous prévenir.

—C'est possible et je veux bien le croire.

—Aimez-vous encore ce jeune homme ?

—Pourquoi me faites-vous cette question ?

—J'ai besoin de savoir...

—Eh bien, monsieur, j'ai oublié l'homme pour ne me souvenir que du mal qu'il m'a fait. J'ai fermé mon cœur à tout autre sentiment que celui de mon pauvre enfant.

—En ce cas, je n'hésite plus à parler. Il n'y a pas encore deux mois de cela, M. Octave Longuet est revenu à Paris.

La jeune femme resta impassible.

—Croyant vous retrouver au magasin de la rue Montmartre, il s'y est présenté, continua Morlot. On lui a dit ce qu'on savait ; que vous aviez quitté la maison pour ne pas subir l'affront d'être renvoyée ; que vous étiez allée cacher votre honte avenue de Clichy, au fond des Batignoles, qu'au bout de quelque temps vous aviez de nouveau changé de domicile et que, depuis, on ignorait absolument ce que vous étiez devenue.

Le jeune homme apprit tout cela avec une vive surprise et une véritable douleur, paraît-il. Comme on lui reprochait sévèrement sa conduite envers vous, il convint qu'il avait des torts, et il ajouta qu'il était désolé de ne pouvoir les réparer.

—Trop tard ! murmura Gabrielle.

—Bref, il prétendit qu'il vous aimait réellement, qu'il ne vous avait pas abandonnée, qu'il regrettait vivement le mal qu'il avait fait et que ce serait le remords de toute sa vie.

—Alors il habite actuellement à Paris ? demanda Gabrielle.

—Non, il a déclaré que, n'étant venu à Paris que pour vous, il allait repartir immédiatement. Du reste, il n'a point dit ni ce qu'il faisait, ni où il demeurerait habituellement.

—Je le regrette.

—Pourquoi ?

—Je vous aurais priée d'aller le trouver et de lui dire : " La pauvre Gabrielle, que vous avez connue, n'est pas morte encore ; mais vous avez brisé sa vie ; oubliez-la tout à fait, elle souhaite que vous soyez heureux, et je vous apporte son pardon ! "

Morlot était très-étonné qu'elle restât si calme et si froide. Il ne put s'empêcher de le lui dire.

—C'est ainsi que je dois être, répondit-elle en secourant la tête, je ne veux plus penser qu'à mon enfant. Excepté pour lui mon cœur est mort.

L'agent resta un moment silencieux.

—Au fait, dit-il, vous avez peut-être raison. Maintenant, je vais vous parler d'Orléans.

Elle fit un brusque mouvement.

—Vous êtes allé à Orléans ?

—Oui. Mon devoir était d'aller partout.

—Soit. Qu'avez-vous appris à Orléans ?

—Concernant le véritable but de mes recherches, rien.

—Oui, toujours rien, soupira-t-elle.

—Madame, reprit Morlot d'une voix grave et triste, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

—Je vous écoute, monsieur, de quoi s'agit-il ?

—Je vais certainement vous faire de la peine ; pourtant, il faut que vous sachiez...

—Eh bien, parlez ; vous savez que vous pouvez tout me dire.

—Votre père est mort.

—Mon père est mort ! s'écria-t-elle, en se redressant sur ses jambes d'un seul mouvement.

Le regard fixe, les bras pendants, elle resta un instant immobile, comme pétrifiée. Puis sa poitrine se souleva, elle appuya une de ses mains sur son cœur et retomba lourdement sur son siège, en faisant entendre un sourd gémissement.

Morlot vit deux grosses larmes descendre le long de ses joues pâles.

—Mort, mort ! reprit-elle d'une voix étranglée ; mon pauvre père ! Et je ne sais pas, je ne saurai jamais s'il a eu, à sa dernière heure, une pensée pour sa malheureuse fille ?

Elle couvrit son visage de ses mains et, ne pouvant les retenir plus longtemps, ses larmes inondèrent ses joues.

Morlot respecta sa douleur et la laissa pleurer.

Au bout de quelques minutes, s'étant calmée, elle essuya sa figure et ses yeux.

—Je croyais n'avoir plus de larmes, dit-elle ; je ne pensais pas non plus que je pusse éprouver de nouvelles douleurs. Il paraît qu'il y a encore place dans mon cœur pour la souffrance ! Il est vrai qu'il s'agit de mon père... J'ai été saisie brusquement ; je m'attendais si peu à ce malheur ! J'aurais voulu être près de lui à son dernier moment pour l'embrasser et lui demander pardon. Et pourtant, je sens que je ne pouvais pas le revoir. Hélas ! il m'aurait repoussée et peut-être maudite !

Je suis très affligée, monsieur ; mais, n'importe, vous avez bien fait de ne pas me cacher la mort de mon père.

—Dans votre intérêt, je devais vous l'apprendre. Votre père possédait une petite fortune, vous avez votre part d'héritage à recueillir.

—Non, non, répliqua vivement la jeune femme, je ne veux rien, je ne réclame rien.

—Permettez-moi de vous dire...

—Non, vous dis-je, l'interrompit-elle, plutôt que de revoir ma belle-mère, je préfère lui laisser tout ce que possédait mon père. D'ailleurs, mon travail me suffit, car je sais me contenter de peu.

—Soit. Mais si désintéressée que vous soyez, vous ne devez pas renoncer à la petite fortune qui vous appartient légitimement. Je m'empresse de vous dire que vous n'avez nullement besoin de vous adresser à votre belle-mère. Je sais qu'après avoir eu beaucoup à vous plaindre d'elle, il vous serait pénible de la revoir ; mais cela n'est pas nécessaire. La maison de votre père a été vendue. Madame Liénard a touché sa part de succession, et la somme qui vous revient, à vous, est déposée chez un notaire. C'est à ce notaire seul que vous aurez affaire. Je l'ai vu, il vous attend.

—Ainsi, vous me conseillez de réclamer ?

—Certainement. Songez à votre enfant que vous retrouverez un jour.

Gabrielle hésitait encore. Ces dernières paroles achevèrent de la décider.

—Vous avez raison, dit-elle ; ce que je ne ferais pas pour moi, je dois le faire pour mon enfant. Mais, continua-t-elle, je n'entends rien à ces sortes de choses, il doit y avoir des formalités à remplir, je vais me trouver très-embarrassée.

—Ne vous ai-je pas dit que vous pouviez compter sur moi en toutes circonstances ?

—Alors vous m'aidez de vous conseils ?

—Oui, et si vous le voulez, je vous accompagnerai à Orléans.

—Je n'aurais pas osé vous le demander ; merci, dit-elle.

Et une seconde fois elle lui tendit sa main.

—Vous aviez raison tout à l'heure en disant que je n'étais plus seule, isolée dans Paris, reprit-elle ; j'accepte avec reconnaissance l'amitié que vous êtes venu m'offrir. Hélas ! je sens que j'ai besoin d'être protégée, Eh bien, oui, soyez mon ami. A partir de ce moment je vous donne toute ma confiance.

Morlot ne put que serrer la main de Gabrielle. Mais sa joie était grande. Il devait être aussi très-ému, car il passa rapidement sa main sur ses yeux pour faire disparaître une larme.

Un instant après, il prit congé de la jeune femme.

Ils avaient décidé qu'ils partiraient le surlendemain pour Orléans.

Quinze jours plus tard, Gabrielle quittait la Cité des fleurs pour aller habiter rue Guénégaud dans une maison voisine de celle où demeurait l'inspecteur de police. C'est ce dernier qui avait loué, au nom de madame Louise, le logement qui se composait d'une chambre à coucher, d'une petite salle à manger et d'une cuisine. Le mobilier avait été acheté par la jeune femme, en compagnie de madame Morlot, chez un marchand de meubles du voisinage.

Gabrielle avait touché la somme de quarante-deux mille francs chez le notaire d'Orléans.

Sur le conseil de Morlot, et par ses soins, la presque totalité de cette somme avait été convertie immédiatement en titres nominatifs trois pour cent de la dette publique.

La jeune femme avait juste douze cents francs de rente. Pour une autre c'eût été peu, pour elle c'était beaucoup. Elle n'était plus obligée de travailler pour gagner son pain quotidien et elle se trouvait pour toujours à l'abri de la misère.

—C'est toujours ça ! se disait l'agent de police.

Et il se frottait les mains.

Le brave homme était content.

## XII

Les époux Morlot étaient véritablement de bonnes gens, ayant, comme on dit, le cœur sur la main. Dès les premiers jours, la femme témoigna à Gabrielle une grande affection, et tous deux donnaient à la jeune femme de nombreuses preuves de leur dévouement. Celle-ci ne tarda pas à apprécier leurs excellentes qualités et elle ne put plus douter de la sincérité de leur amitié. Elle se félicita de les avoir rencontrés, car elle savait combien elle avait besoin d'aide et de protection. Elle se sentit rassurée dans le présent et un peu moins inquiète en face de l'avenir.

Seule au monde, sans famille, sans parents c'est presque une famille qu'elle trouvait dans ses nouveaux amis, dont l'affection était aussi discrète que pleine de dévouement.

Après s'être tenue d'abord vis-à-vis d'eux dans une certaine réserve, qui n'était peut-être que de la timidité, elle se laissa aller peu à peu à une douce confiance. Pénétrée, d'ailleurs, d'une vive reconnaissance pour les soins et les intentions dont elle était l'objet, elle permit à son cœur de répondre aux sollicitations de l'amitié, et une grande intimité s'établi bientôt entre elle et la femme de l'agent de police.

Elles se voyaient souvent, presque tous les jours, soit que Gabrielle allât chez Morlot ou que la femme de l'agent vint lui rendre visite.

Madame Morlot n'avait que sept ou huit ans de plus que Gabrielle. Sans être jolie, elle avait une figure agréable, le regard doux et sympathique. Elle se nommait Mélanie.

Quatre ans auparavant, Morlot s'était trouvé avec elle à une noce de village, à vingt-cinq ou trente lieues de Paris, à laquelle il assistait en sa qualité d'ami du marié. Mademoiselle Mélanie Rouget lui plut à première vue. Alors il songea qu'il avait passé la trentaine et que l'heure était venue de se donner une compagne. Rien ne dispose mieux un célibataire à renoncer à la vie de garçon que d'assister au mariage d'un intime. Morlot, persuadé qu'il avait vécu seul trop longtemps, se mit à faire la cour à la jeune paysanne, avec la volonté d'en devenir amoureux.

En effet, avant la fin du deuxième jour, il était absolument fou d'amour. Mais, tout à coup, il apprit que mademoiselle Mélanie Rouget était du nombre des riches et des héritières du pays. Elle demeurait chez son oncle, en attendant qu'elle trouvât un mari.

Depuis quelques années elle avait perdu son père et sa mère, lesquels lui avaient laissé une vingtaine de mille francs.

—Diable, diable ! se dit Morlot, en se grattant l'oreille, je viens de faire une fameuse sottise.

Et toute sa gaieté disparut comme par enchantement.

Il s'éloigna subitement de la jeune héritière et affecta de ne plus faire attention à elle.

Mademoiselle Mélanie s'aperçut de ce changement trop visible et n'eut pas de peine à en découvrir la cause. L'effet produit fut excellent. Morlot lui plaisant, elle approuva sa délicatesse, tout en se disant qu'un aussi honnête garçon méritait bien d'être aimé.

Morlot revint à Paris, persuadé qu'au bout de quelques jours il ne penserait plus à mademoiselle Mélanie. Mais il était sérieusement pris du désir de se marier, et, loin d'oublier la paysanne, il l'avait constamment devant les yeux, ce qui lui occasionnait des battements de cœur fort singuliers.

Un jour il se dit :

—Je ne peux pas vivre éternellement ainsi ; il faut que j'en aie le cœur net.

Il s'arma de courage et écrivit deux lettres ; l'une à mademoiselle Mélanie pour lui dire qu'il l'aimait ; l'autre à son oncle pour la demander en mariage.

La jeune fille se montra tout de suite très-favorable à la demande. Quand à l'oncle, il fit la grimace et essaya de peser en sens contraire sur la décision de la jeune fille.

—Tu ne voudras pas prendre pour mari un agent de police ! lui dit-il.

—Pourquoi donc ? répondit-elle. Je sais qu'il est honnête, je crois qu'il a bon cœur, et je suis sûre qu'il me rendra heureuse.

Elle était majeure, c'est-à-dire libre de disposer d'elle. Malgré tout ce que put lui dire son oncle, qui était du reste un très-brave homme, elle épousa Morlot.

Elle avait espéré avoir le bonheur. Son mari le lui donna. Alors elle put s'applaudir d'avoir suivi l'inspiration de son cœur. De son côté, Morlot découvrit bientôt que les qualités de sa femme valaient mille fois mieux que sa dot. Économiste et bonne ménagère, affectueuse, tendre et dévouée, le pauvre agent de police avait eu le bonheur de trouver un véritable trésor.

Il n'y eut jamais entre eux une difficulté, un mot plus haut que l'autre, et ils s'aimèrent chaque jour d'avantage.

Voilà quels étaient les nouveaux amis de Gabrielle Liénard.

La jeune femme, n'ayant plus besoin de travailler pour vivre, pouvait se livrer plus facilement aux recherches qu'elle avait commencées dans le but de retrouver son enfant, pendant que, de son

côté, l'agent de police continuait les siennes sans relâche et sans se décourager. Donc Gabrielle sortait tous les jours afin d'aller explorer les uns après les autres tous les quartiers de Paris ; car elle conservait l'espoir qu'elle finirait par rencontrer cette Félicie Trélat qui l'avait si odieusement trahie et qui, — cela n'était pas douteux — n'avait été que l'instrument dont d'autres s'étaient servis pour commettre le crime.

Si fragile qu'il soit, l'espoir est une des meilleures choses qui puisse entrer dans le cœur des hommes, de ceux surtout qui sont malheureux.

Gabrielle voulait espérer : hélas ! pour qu'elle pût vivre, et lui fallait de l'espoir.

Un soir, au retour d'une de ses longues et inutiles promenades dans les rues de la ville, elle dit à la femme de Morlot.

—J'ai un conseil à vous demander.

—A moi ! fit Mélanie ; mais en quoi puis-je vous conseiller !

—Comme vous le savez, j'ai douze cents francs de rente ; pour moi, c'est une fortune, car de la façon dont je vis et veux continuer à vivre, c'est à peine si je dépenserai mille francs chaque année.

—C'est vrai. Eh bien, vous ferez des économies.

—Il me semble que je pourrais employer autrement l'argent que je ne dépense pas.

—Quelle est votre idée ?

—Avec ma petite fortune, je n'ai pas besoin de travailler, n'est-ce pas ?

—Certainement.

—Pourtant, en dehors des heures que je veux consacrer à mes recherches, il me reste, le matin et le soir, beaucoup de temps à employer. J'aime le travail et je me reproche mon oisiveté.

—Vous voulez donc travailler ?

—Oui, mais pas pour gagner de l'argent, puisque j'ai déjà plus qu'il ne me faut pour vivre ; je voudrais, au contraire, tout en travaillant, trouver le moyen de faire un emploi utile de mon superflu. C'est sur cela que je vous prie de me donner un conseil...

—Si je ne me trompe pas, Gabrielle, votre intention serait de travailler pour les pauvres ?

—Oui.

—C'est là une bonne pensée.

—Ainsi vous m'approuvez ?

—De tout mon cœur.

—Cette idée m'est venue aujourd'hui, à Grenelle, en voyant des enfants couverts de misérables haillons qui jouaient dans la rue. Je me suis arrêtée pour les regarder et, malgré moi, je me suis mise à pleurer. Je pensais au mien... Ils étaient cinq ou six, je leur ai donné à chacun une pièce de vingt sous, puis j'ai embrassé le plus petit et je me suis sauvée toute honteuse, comme si j'eusse commis une mauvaise action.

J'ai pensé à la misère qu'il y a dans Paris, au grand nombre de malheureux qui n'ont pas les moyens d'habiller leurs enfants et qui, souvent peut-être, ne peuvent pas leur donner du pain. Pauvres petits innocents ! il doit y en avoir des milliers comme ceux que j'ai vus tantôt. L'été, il ne souffrent pas trop ; mais c'est l'hiver, quand il gèle ou que la neige tombe !... Eh bien, je me suis dit que je devais faire quelque chose pour eux. Si j'étais riche, bien riche, si j'avais des millions, je voudrais tout donner aux enfants des pauvres ! Mélanie, faire du bien aux malheureux, cela doit porter bonheur !

—Oui je le crois.

—Eh bien, oui, je veux travailler, confectionner de petits vêtements pour les enfants, des layettes complètes ; j'en ai une que je n'ai pas pu employer ; mais je la conserve celle-là ; elle me servira de modèle pour les autres. Ah ! en la préparant j'étais bien heureuse ; je ne me doutais guère... Mon pauvre enfant !... Enfin, ma chère Mélanie, voilà quelle est mon intention, voilà ce que je veux faire. Seulement je me trouve embarrassée.

—Qu'est-ce qui vous embarrasse, Gabrielle ?

—Quand j'aurai confectionné un ou plusieurs petits vêtements, fabriqué de petits bonnets, cousu de petites chemises, tricoté des couvertures et autres objets, je me demande comment je pourrai donner tout cela.

—Oh ! rien ne vous sera plus facile, répondit en souriant la femme de Morlot. Soyez tranquille, nous ne chercherons pas longtemps pour trouver de pauvres gens qui accepteront vos dons avec reconnaissance. Est-ce que tous les jours il ne vient pas au monde de pauvres petits êtres qu'on recommande à la charité publique ? Et puis il y a les asiles, les maisons hospitalières, où l'on recueille les enfants abandonnés, ceux qui naissent à l'hospice et ceux aussi que leurs mères ne peuvent pas élever. Ma chère Gabrielle, tout ce que vous porterez à une crèche sera accepté avec plaisir. Il y a beaucoup de dames riches qui travaillent pour les crèches et les orphelins. Tous ces malheureux enfants ont besoin de bien des choses. Si personne ne s'occupait d'eux, que deviendraient-ils ? Assurément, la charité est grande ; mais on ne saurait trop faire pour les innocents que le malheur frappe à l'heure même de leur naissance.

—C'est vrai, dit tristement Gabrielle.

Dès le lendemain elle fit un important achat de diverses étoffes et se procura en même temps des patrons de plusieurs grandeurs. Elle se trouvait en mesure de confectuer, selon son désir, toutes sortes de petits vêtements pour enfants. Pleine d'ardeur, elle se mit à l'ouvrage.

—Il me semble que c'est pour mon enfant que je travaille, disait-elle à Mélanie.

Tous les jours, régulièrement, elle se levait à six heures. Elle prenait son ouvrage et travaillait jusqu'à dix heures. Alors elle déjeunait. Immédiatement après son modeste repas, elle sortait. Elle s'en allait à travers les rues pleines de mouvement et de bruit, marchant lentement et regardant les passants, sans cesser un seul instant de penser à son enfant. Il lui était indifférent d'aller d'un côté ou d'un autre. Elle marchait à l'aventure, laissant au hasard le soin de diriger ses pas. Quand elle se sentait fatiguée, elle s'asseyait sur un banc ou sur une pierre et, après s'être reposée, elle reprenait sa promenade errante.

Le soir elle rentrait chez elle entre cinq et six heures. Elle dînait, puis elle se remettait à travailler jusqu'à dix heures.

Très souvent Morlot et sa femme venaient lui tenir compagnie. Mélanie apportait son ouvrage et elles travaillaient ensemble. Gabrielle avait du plaisir à les voir. Causer intimement avec eux était sa seule distraction, car elle ne parlait jamais à personne, pas même aux concierges de la maison. Elle n'oubliait pas cependant, mais quand les époux Morlot étaient près d'elle, il lui semblait qu'ils apportaient un adoucissement à sa douleur.

Un jour, vers trois heures de l'après-midi, elle entra dans le jardin du Palais-Royal. Aussitôt mille petits cris joyeux frappèrent ses oreilles et elle vit des centaines d'enfants de tout âge, qui jouaient et couraient sous les arbres. Ses yeux étincelèrent et son cœur se mit à battre avec violence.

—Oh ! les jolis enfants ! murmura-t-elle émerveillée.

Et, tout en marchant lentement, elle les regardait avec des yeux ravis.

—Pourquoi donc ne suis-je pas encore venue ici ? se demanda-t-elle. Oh ! j'y reviendrai souvent, oui, souvent !

Comme ils sont beaux ! continua-t-elle ; les jolies petites figures roses, épanouies ! comme elles ont de beaux cheveux, ces gentilles petites filles ! Ah ! cela me fait du bien de les voir courir et de les entendre rire... Quelle gaieté ! La joie éclate dans leurs yeux. Ils sont contents, ils sont heureux, tous ils ont leur mère !

Ses yeux s'étaient voilés de larmes. Elle les essuya pour continuer à jouir du ravissant tableau qui s'offrait à elle.

On était aux plus beaux jours de l'été, et il y avait un soleil magnifique. La grande chaleur obligeait à chercher l'ombre et un peu de fraîcheur sous les feuillages verts. Le jardin regorgeait de monde, on se pressait dans les galeries en attendant l'heure du concert. Chaque arbre abritait sous son ombrage un groupe de plusieurs personnes. Les bancs et toutes les chaises étaient occupés. On causait et on riait. Les petites bonnes au minois chiffonné, avec le tablier blanc, étaient nombreuses. Il y avait aussi beaucoup de nourrices tenant dans leurs bras leur nourrisson.

Mais Gabrielle ne voyait que les enfants, elle ne regardait qu'eux. Elle aurait voulu les tenir tous ensemble dans ses bras pour les serrer contre son cœur et les couvrir de baisers. Parfois elle s'arrêtait devant une nourrice et elle s'oubliait un instant à contempler le bébé rose et blond. On aurait dit alors qu'elle venait de tomber en extase.

Un enfant, un petit garçon de deux à trois ans, fit une chute sous ses yeux. Au cri qu'il poussa, la mère accourut et le releva ; puis elle se mit à le bercer dans ses bras et à l'embrasser sur le front et sur les yeux pour sécher ses larmes.

Gabrielle, toute tremblante, regarda la jeune mère avec un œil d'envie.

—Est-elle heureuse ! soupira-t-elle.

Elle remarqua que, pour la plupart, ces enfants étaient richement vêtus, ce qui indiquait qu'ils avaient des parents aisés. Mais c'est surtout les petits garçons qu'elle aimait à regarder. Et pendant que son cœur palpitait débordait de tendresse, elle semblait les dévorer des yeux. Les plus jeunes, ceux qui paraissaient avoir l'âge de son fils, attiraient particulièrement son attention. Dans chacun elle croyait voir son enfant. A chaque instant elle ouvrait ses bras, comme si l'un d'eux allait la reconnaître tout à coup et accourir vers elle.

Elle ne s'apercevait pas que ses allures singulières étonnaient, qu'elle devenait un objet de curiosité, et elle n'entendait pas que beaucoup de gens disaient derrière elle :

—C'est une folle !

Non, elle ne voyait que les enfants qui jouaient autour d'elle, elle n'entendait que leurs cris joyeux.

Pauvre mère ! Pour une minute l'illusion la rendait heureuse !

Quand elle eût fait le tour du jardin, elle s'assit sur un banc où

elle trouva une place. Alors, en présence de la joie des autres, ses douloureuses pensées revinrent l'assaillir.

—Si mon enfant était ici, parmi tous ces enfants, se disait-elle, j'aurais beau le regarder, lui tendre mes bras et l'appeler des yeux et de la voix, il ne voudrait voir en moi qu'une étrangère. Hélas ! moi-même je ne pourrais le reconnaître. Oh ! c'est horrible de penser que je peux me trouver en face de lui sans qu'il sache que je suis sa mère, sans que je puisse me douter qu'il est mon enfant !

Elle laissa échapper un long soupir.

—Mais non, reprit-elle aussitôt, si une chose semblable arrivait, mon cœur aurait des tressaillements qui me feraient reconnaître mon enfant, ou bien une voix d'en haut me crierait : "C'est lui !"

Hélas ! continua-t-elle tristement, je ne vois que l'impossible, tout cela n'est qu'un rêve comme j'en ai déjà fait tant d'autres. Cette rencontre ne peut pas arriver, elle n'arrivera jamais... Morlot a raison : pour retrouver mon enfant il faut d'abord découvrir ceux qui me l'ont volé.

Lentement sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Pendant dix minutes elle resta ainsi dans une immobilité complète, les yeux presque fermés, absorbée dans ses sombres pensées.

Quand elle releva la tête, elle se vit seule sur un banc. Une trentaine d'enfants étaient devant elle, formant un demi-cercle. Tous la regardaient avec des grands yeux étonnés. Pour mieux la voir, ceux qui étaient derrière poussaient les autres afin de se glisser au premier rang. Gabrielle excitait au plus haut point leur curiosité enfantine. Evidemment elle les intéressait. Il n'y avait rien d'hostile, ni de moqueur dans leur attitude. Ils étaient aussi sérieux que des enfants peuvent l'être. Ils s'étaient approchés et groupés pour regarder la jeune femme, attirés par l'extraordinaire.

En effet, on ne voit pas tous les jours un visage blanc comme un flocon de neige. Ils regardaient comme regardent les enfants, une chose qui leur paraissait étrange. Pour eux, c'était un spectacle, une curiosité. Une figure blanche, cela les amusait.

Gabrielle fut un peu surprise, d'abord, de se voir ainsi entourée ; mais ne se sentit ni inquiète, ni gênée. Elle éprouva, au contraire, une émotion de plaisir indéfinissable. Certes, elle aimait trop les enfants pour avoir seulement la pensée de les repousser ou de s'éloigner d'eux. Elle leur sourit en leur faisant signe de s'approcher davantage. Mais ils jugèrent prudent de continuer à se tenir à distance.

Pourtant, l'un d'eux, plus hardi que les autres, se détacha brusquement du groupe et marcha vers Gabrielle.

C'était un mignon petit bonhomme, ayant de grosses joues fraîches comme une rose, qui ne devait pas avoir plus de quatre ans.

La jeune femme eut le désir de l'embrasser. Elle le saisit par le bras et se baissa pour lui mettre un baiser sur le front. Mais l'enfant eut peur, sans doute, car il se mit à pousser des cris perçants.

Gabrielle, effrayée, le lâcha, et il se sauva de toute la vitesse de ses petites jambes.

Au même instant les autres enfants se dispersèrent comme une bande d'oiseaux effarouchés.

—Je les aime et je leur fais peur ; murmura tristement la jeune femme.

Elle poussa un gémissement, baissa la tête et fondit en larmes.

### XIII

Trois jours après, Gabrielle revint au Palais-Royal. Cette fois ce n'était pas le hasard, mais son cœur qui l'y avait amenée. Elle voulait se retrouver au milieu des enfants. Quelque chose de mystérieux et d'irrésistible la poussait ou l'attirait vers eux.

Ce ne fut d'abord qu'un désir, une sorte de joie qu'elle voulut se donner. Les émotions qui naissaient en elle, lui semblaient d'une douceur infinie. Seuls, les enfants avaient le pouvoir de faire battre son pauvre cœur brisé. Près d'eux, elle éprouvait un immense soulagement, elle se sentait revivre.

Bientôt il ne lui fut plus possible de passer un seul jour sans les voir. Ils avaient pris place dans sa vie. Entendre leurs cris, écouter leur gentil babil, assister à leurs jeux, les contempler, les admirer, les caresser du regard, tout cela était devenu un besoin impérieux de son existence, une sorte de manne céleste, qui était la nourriture de son âme.

Le jardin du Palais-Royal n'a pas le privilège d'être l'unique endroit de la ville fréquenté par les enfants. Depuis que Paris a été pour ainsi dire transformé par ses nombreux embellissements, il y a dans tous les quartiers de très jolis jardins auxquels on a donné le nom de squares, mot anglais qui signifie carré. Pendant toute la belle saison, c'est dans ces jardins qu'on conduit les enfants ; du reste, c'est pour eux, principalement, que les squares ont été créés. Là, ils prennent de l'exercice, et ils ont le soleil et le grand air si nécessaire à leur santé et au développement de leurs forces.

Gabrielle pouvait donc rencontrer partout des enfants. Cependant elle n'allait jamais qu'au Palais-Royal, aux Tuileries et au Luxembourg.

Quand, entre trois et quatre heures, elle n'était pas au Palais-Royal, elle se trouvait sûrement dans l'un des deux autres jardins.

Peu à peu, les enfants qu'on amenait dans ces trois jardins s'habituaient à la voir. Sa figure était toujours pour eux un objet de vive curiosité; mais ils n'avaient plus peur d'elle; ils devenaient, au contraire, de plus en plus familiers. Ils avaient compris que cette jeune femme si pâle et si triste était malheureuse. Et puis elle avait pour eux de si doux regards! Souvent ils l'avaient vue pleurer en les regardant, et ils avaient deviné que, non-seulement elle ne voulait pas leur faire de mal, mais qu'elle les aimait.

Quand après trois heures il ne la voyaient pas arriver, ils la cherchaient des yeux partout et devenaient inquiets, comme si quelque chose leur eût manqué.

Alors les grands disaient aux autres :

—C'est demain qu'elle viendra.

Le lendemain ou le surlendemain, aussitôt que Gabrielle paraissait, des cris de joie saluaient son arrivée. Les enfants cessaient leurs jeux, se réunissaient, couraient à sa rencontre, l'entouraient et les petites mains en l'air se tendaient vers elle. Elle s'asseyait sur un banc, une chaise ou se baissait. Alors grands et petits offraient leurs joues à ses baisers.

En voyant cela les mamans souriaient.

Gabrielle avait conquis l'amitié des enfants et acquis en même temps la sympathie des mères.

On ne savait pas qui elle était; mais on s'intéressait à elle et on la plaignait. Elle avait l'air si malheureux!

La jeune femme se laissait aller à l'attendrissement et, malgré elle, ses larmes coulaient. Elle se livrait à ses émotions comme d'autres se donnent au plaisir. Elle y trouvait une jouissance. Son cœur, s'ouvrant à l'illusion, elle réussissait, pour un instant, à tromper son amour maternel.

Quand elle fut convaincue que son affection pour les enfants ne portait ombrage à personne, quand elle vit qu'on ne leur défendait pas d'aller vers elle et qu'on lui permettait de les embrasser, elle devint plus hardie. Elle osa prendre les plus petits dans ses bras; il n'était pas rare d'en voir jusqu'à quatre sur ses genoux pendant qu'un autre grimpeait sur ses épaules pour se mettre à cheval sur son cou.

Elle causait et jouait avec eux; c'est elle qui organisait les rondes et les faisait danser; elle tenait un bout de la corde sur laquelle sautaient les petites filles. D'autres fois, quand ils étaient groupés autour d'elle, elle leurs racontait de petites historiettes, des contes qu'elle avait appris dans son enfance et qui lui revenaient à la mémoire. Les mamans s'approchaient et elles aussi l'écoutaient avec plaisir. Elle avait la voix douce, très-agréable, et elle racontait d'une façon charmante, elle savait rendre intéressants et touchants les plus simples récits.

Les enfants l'adoraient, ils ne pouvaient plus se passer de leur bonne amie.

Elle avait toujours dans ses poches des bonbons, et dans un petit panier des gâteaux, des macarons, des gaufres et autres friandises qu'elle leur distribuait.

Ce qui se passait au Palais-Royal se répétait exactement au jardin des Tuileries et au jardin du Luxembourg. Du reste, presque toujours, Gabrielle rencontrait dans un jardin quelques-uns des enfants qu'elle voyait dans les autres.

Souvent, des dames l'appelaient et l'invitaient à s'asseoir près d'elles. Assurément, la curiosité n'était pas étrangère à l'accueil affectueux qu'on lui faisait. On devinait qu'il y avait un mystère dans son existence et on aurait voulu savoir quelque chose de son passé.

Mais, quand on l'interrogeait sur sa famille ou sur les choses intimes de sa vie, la jeune femme restait muette.

Elle cachait avec soin son véritable nom et on ne la connaissait que sous celui de Louise. Toutefois, on l'appelait plus communément la jeune femme pâle.

Quand on ne lui adressait pas des questions touchant directement au secret qu'elle voulait garder, elle répondait volontiers.

Ainsi, le jour où on lui demanda l'âge qu'elle avait, elle n'hésita pas à répondre :

—Je n'ai pas encore vingt ans.

—Vous êtes bien jeune, et pourtant vous avez déjà beaucoup souffert; on le voit à votre profonde tristesse.

—C'est vrai, j'ai beaucoup souffert.

—Et vous souffrez encore?

—Oui.

—Vous êtes malheureuse?

—Très-malheureuse.

—Quelle est la cause de votre chagrin?

—Je ne peux pas le dire: moi-même je voudrais l'oublier. J'étais bien jeune quand le malheur est venu fondre sur moi; depuis il n'a pas cessé de me poursuivre impitoyablement.

—Est-ce que votre visage a toujours eu cette pâleur?

—Non. Autrefois, j'avais les lèvres roses et de belles couleurs sur les joues.

—C'est donc par suite de vos chagrins que vous êtes changé ainsi.

—Oui.

—En effet, vous avez été impitoyablement frappée.

—J'ai fait une longue et cruelle maladie dont je suis guérie depuis quelques mois seulement. C'est pendant cette maladie que ma figure a pris cette pâleur qui lui est restée.

—Avez-vous encore vos parents?

—Je suis orpheline!

—Vous devez avoir des moyens d'existence?

—Je possède un petit capital bien placé, dont la rente suffit grandement à mes besoins et assure mon indépendance.

—On voit que vous aimez beaucoup les enfants.

—Oh! oui, je les aime! Je ne vis que pour eux, et il me semble que ce sont eux qui me font vivre.

—Souffrez-vous physiquement?

—Non, le corps est guéri, c'est au cœur qu'est la souffrance.

A toutes les personnes qui s'adressaient à elle pour l'interroger, Gabrielle faisait à peu près les mêmes réponses et c'était tout ce qu'on savait d'elle.

Un jour, comme elle arrivait au jardin des Tuileries, un garçon de sept à huit ans, qui l'aperçut le premier, se mit à crier :

—La Figure de cire!

Et tous les autres répétèrent après lui :

—La Figure de cire!

Cette fois, les enfants avaient trouvé le nom à lui donner.

Quand elle fut au milieu d'eux, une petite fille s'approcha d'elle et lui dit :

—Tu ne sais pas la Pâle? eh bien, les petits garçons t'ont appelée Figure de cire.

—Vraiment, ma mignonne! fit Gabrielle en l'embrassant.

Aussitôt une vingtaine de voix dirent ensemble :

—La Pâle, ce n'est pas moi, c'est lui!

Un sourire doux et triste effleura les lèvres de la jeune femme.

—Mes petits amis, il n'y a pas de mal à ce que vous m'appeliez Figure de cire; vous pouvez me donner ce nom, si cela vous est agréable.

Et elle se mit à faire, comme d'habitude, sa distribution de bons et de petits gâteaux.

Un instant après, d'un bout à l'autre de la promenade, les enfants lançaient dans l'air comme une acclamation, ces mots :

—La Figure de cire! la Figure de cire!

Ce nouveau nom donné à la jeune femme pâle passa du jardin des Tuileries à ceux du Palais-Royal et du Luxembourg, et bientôt Gabrielle ne fut plus appelée autrement que la Figure de cire.

L'automne arriva, le vent fit tomber les feuilles mortes. Toutefois, pendant un mois encore, il y eut de belles journées de soleil. Ensuite les nuits devinrent froides; le matin, une gelée blanche couvrait la terre; le ciel se chargeait d'une brume épaisse; il n'y avait plus de verdure aux branches, les dernières fleurs mouraient sur les plates-bandes; les grands vents de tempête se mirent à souffler, la pluie tomba pendant des semaines entières. C'étaient les avant-coureurs de l'hiver.

Les promeneurs désertèrent les jardins, les enfants n'y venaient plus. Néanmoins, on y voyait encore Gabrielle les jours où le soleil promettait de se montrer; mais, comme elle n'y trouvait plus ses petits amis, elle ne faisait que passer, en jetant autour d'elle des regards désolés.

Alors, plus que jamais, elle sentit combien les enfants étaient nécessaires à son existence.

On comprend que la mauvaise saison dut lui paraître bien longue. Heureusement, elle avait son travail, un travail qui lui était agréable, qu'elle faisait avec plaisir. Elle adorait les enfants et c'est pour eux qu'elle travaillait. Mais ce n'était pas assez pour elle.

Tous les jours elle disait à son amie Mélanie :

—C'est bien triste, l'hiver; il me tarde de voir arriver les beaux jours du printemps!

Enfin, les lilas fleurirent, les feuilles vertes sortirent de tous les bourgeons. Les beaux jours tant désirés, si impatiemment attendus, étaient revenus. Ils avaient ramené dans les jardins, en même temps, les ramiers, les corneilles, les moineaux, les enfants et leur bonne amie la Figure de cire.

Ce fut avec une véritable joie que Gabrielle reprit ses chères habitudes de l'année précédente.

Et c'est ainsi qu'elle vécut pendant plusieurs années.

La pauvre Figure de cire était loin de se douter que le hasard duquel elle n'attendait plus rien, allait bientôt la mettre en présence de son enfant.

## XIV

La petite Maximilienne de Coulange grandissait sous la douce protection de sa mère qui lui prodiguait les trésors de sa tendresse maternelle.

Mais ce qui était fatal arriva.

La jeune femme crut découvrir que le marquis n'avait aucune affection pour sa fille.

Jamais il ne demandait à la voir ; il ne pensait qu'à son fils, ne parlait que de son fils et n'avait d'autres précautions que celles des joies présentes et du bonheur dans l'avenir du petit Eugène.

Quand la marquise lui parlait de sa fille, il lui répondait avec la plus grande indifférence, et lorsque, voulant à toute force émouvoir ses entrailles, elle lui présentait l'enfant, il restait comme un marbre, et laissait voir un embarras pénible.

La jeune mère éprouva d'abord de douloureuses surprises. Mais, quand elle se fut sérieusement convaincue que le marquis donnait à son fils toute sa tendresse, qu'il n'aimait pas sa fille, que peut-être même il la détestait, elle en vint bientôt à un véritable désespoir.

Les souffrances morales qu'elle endurait étaient épouvantables.

Au milieu de ses crises de désespoir qui se renouvelaient presque chaque jour, elle prenait sa fille, la serrait convulsivement contre son cœur, la couvrait de baisers délirants et l'inondait de ses larmes.

—C'est sa fille, pourtant, s'écriait-elle ; c'est sa fille, et il ne peut pas la voir, et il ne l'aime pas ! Le malheureux ! le malheureux !

Puis elle reprenait avec plus de force :

—Mais c'est horrible, cela ; c'est contre nature, c'est monstrueux !... Oh ! un père qui n'aime pas son enfant !

Et c'est l'autre qu'il aime, l'autre, l'enfant d'une étrangère ! Et cet enfant, que sa mère, une misérable femme, a vendu sans doute pour quelques pièces d'or, cet enfant ne se contente pas d'occuper ici une place qui ne lui appartient pas, il faut encore qu'il vole à ma fille la tendresse de son père ! Comme je le hais, comme je le hais !

Alors une sorte de rage s'emparait d'elle et elle voulait, tous les malheurs dussent-ils fondre sur elle, révéler à son mari le secret terrible, en lui criant :

—Cet enfant que tu aimes, dont tu fais ton idole, pour lequel tu repousses ta fille, eh bien, cet enfant n'est pas le tien, il n'est pas à nous, c'est un étranger. Mon frère l'a ramassé je ne sais où, probablement dans la fange où se traînait sa mère !

Oui, voilà ce que dans sa colère elle voulait dire à son mari.

Mais, après l'explosion de la douleur et du désespoir, la réflexion venait.

Alors, elle voyait se dresser devant elle les terribles conséquences de sa révélation tardive : le scandale, le nom de Coulange livré en pâture à la curiosité de la France entière, le déshonneur et la perte des siens ; et puis, pour le marquis qu'elle aimait, quel coup de foudre !

Et en pensant que son mari ne voudrait pas voir en elle une victime, qu'il l'accuserait, elle aussi, de l'avoir trompé, qu'il la maudirait, qu'il cesserait de l'aimer, elle était prise d'un frisson de terreur qui glaçait son cœur et tout ses membres.

Les mêmes raisons qui, bien des fois déjà, avaient retenu les paroles sur ses lèvres, la faisaient reculer encore.

Après avoir reconnu son impuissance, à ses révoltes intérieures, à ses accès de fureur, succédait un profond découragement.

—Trop tard, il est trop tard, se disait-elle avec amertume ; c'est autrefois que je devais parler, maintenant je suis forcée de me taire. Je ne peux plus sortir de l'abîme où j'ai été précipitée... J'avais prévu ce que me coûte aujourd'hui le silence que j'ai gardé ; oui, je savais que mon cœur connaîtrait toutes les angoisses, toutes les douleurs, toutes les tortures ! Après avoir tant souffert il faut que je souffre encore, que je souffre toujours ! J'ai laissé s'accomplir le crime, je suis coupable. Ah ! c'est alors que je devais me révolter contre l'oppression, ma faiblesse, ma lâcheté m'ont faite la complice de ma mère et de mon frère... Dieu me punit ! Mais s'il me fait souffrir ainsi, moi, quel effroyable châtement réserve-t-il donc aux autres ?...

C'est sur madame de Perny et Sosthène qu'elle faisait retomber sa colère. Elle ne prononçait leurs noms qu'avec un frémissement de terreur. Elle appelait sur eux, dans ses imprécations, toutes les malédictions du ciel, et elle jurait de ne les revoir jamais.

Ce qui existait au sujet des enfants aurait pu amener de la froideur et susciter des querelles entre la marquise et son mari. Il n'en était rien. Si, sur ce point, il n'y avait pas entre eux communauté de pensées et de sentiments, ils n'en restaient pas moins unis. Rien ne pouvait altérer leur mutuelle affection. L'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre conservait toute sa puissance.

M. de Coulange, toujours empressé, généreux et bon, avait pour Mathilde la même sollicitude, les mêmes attentions, les mêmes prévenances. Il aurait considéré comme indigne de son caractère de

lui adresser un reproche ou de lui faire seulement une observation. Ils avaient chacun une plaie saignante au cœur et si Mathilde cachait soigneusement ses douleurs à son mari, le marquis ne mettait pas moins de soin à lui cacher les siennes.

En s'occupant exclusivement de son fils, M. de Coulange semblait vouloir justifier son indifférence pour sa fille. Mais s'il ne lui témoignait aucune affection, s'il refusait de la voir, s'il voulait qu'on la tint éloignée de lui, c'était un parti pris, un système adopté. Il était uniquement dirigé par cette idée que Mathilde refusant sa tendresse à son fils, il devait à l'enfant repoussé par la mère, réparation du tort qui lui était fait. Il se contraignait, se faisait violence pour imposer silence à son cœur, et ce n'était pas sans souffrir beaucoup qu'il donnait à son fils la part de tendresse paternelle qu'il devait à sa fille.

Si la marquise eût pu lire dans le cœur de son mari ou surprendre sa pensée, elle aurait découvert avec joie que sa froideur et son indifférence pour la petite Maximilienne n'existaient pas réellement.

Mais elle ne pouvait pas deviner les motifs de la conduite du marquis. Comme elle, il gardait son secret.

La marquise allait peu dans le monde. Les amusements si avidement recherchés par la plupart des femmes, étaient sans attrait pour elle. Les soins qu'elle donnait à sa fille étaient ses plus chères distractions. Elle voulait se consacrer entièrement à son devoir de mère.

Bien qu'elle eût sa loge à l'Opéra, c'est à peine si on la voyait au théâtre une ou deux fois par mois ; et encore était-ce pour faire plaisir à son mari.

C'était également pour lui être agréable qu'elle consentait à assister avec lui à quelques rares fêtes.

Du reste, malgré son grand amour pour la solitude, elle comprenait facilement que la fortune de son mari, sa position, son rang leur imposaient à tous les deux certaines obligations envers le monde. Ils ne cherchaient pas à agrandir le cercle de leurs relations intimes, mais ils conservaient leurs anciens amis.

Cela obligeait madame de Coulange à donner quelques dîners, suivis souvent d'un concert et d'une sauterie, et à rendre les visites qu'on lui faisait le jeudi, qui était son jour de réception.

—Mathilde, lui dit un jour le marquis, il y a plus d'un mois que tu n'es allée chez la comtesse de Germond, qui vient te voir régulièrement tous les jeudis, j'ai eu l'occasion de la rencontrer hier, et, tout en disant qu'elle avait pour toi une grande amitié, elle ne m'a pas caché qu'elle était surprise de te voir si rarement assister à quelques-unes de ces fêtes mondaines où se donne rendez-vous l'élite de la haute société parisienne.

—Madame de Germond reçoit le soir, répondit la marquise, et tu sais que je n'aime guère à sortir la nuit. Je n'ai qu'à me louer de la comtesse, qui s'est toujours montrée très affectueuse pour moi, et je serais désolée de lui causer le moindre déplaisir. Si tu le veux, Edouard, nous irons chez elle ce soir.

—Cela me serait très agréable ; malheureusement, j'ai un rendez-vous qui ne me permet pas de t'accompagner.

—Alors, nous ferons cette visite un autre jour.

—Pourquoi, puisque tu étais décidée à sortir ce soir, n'irais-tu pas seule chez madame de Germond ?

—Est-ce que ton rendez-vous te retiendra longtemps ?

—Je ne saurais le dire, peut-être jusqu'à minuit.

Après un moment de silence, la marquise reprit :

—Eh bien, j'irai ce soir chez madame de Germond. Si tu es libre de bonne heure, tu viendras me prendre ?

—Je te le promets.

—Je t'attendrai jusqu'à onze heures.

—C'est convenu.

Le soir, à neuf heures et demie, madame de Coulange entra dans le salon de la comtesse de Germond où se trouvaient déjà réunies une quinzaine de personnes.

—Après l'échange des compliments d'usage, la conversation reprit son cours et devint bientôt très animée. D'une chose plus ou moins intéressante on passait rapidement à une autre.

Un grand jeune homme blond, très répandu dans le monde où il recueillait avec soin les anecdotes gaies, les aventures piquantes et les petits faits scandaleux, se mit à raconter la chronique parisienne des jours précédents, en y mêlant avec infiniment de brio et d'esprit le mot drôle, l'épigramme et le trait mordant, ce qui fit rire ses auditeurs jusqu'aux larmes.

—Ensuite on parla théâtre.

(A suivre.)

Si votre bébé pleure par manque de sommeil, donnez-lui une dose de *Menthol Soothing Syrup* le meilleur sirop calmant indispensable dans toutes les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout 25c la bouteille.

# SI J'ÉTAIS ROI

OPÉRA-COMIQUE EN 3 ACTES

ROMANCE

AD. ADAM

Édition transposée pour Voix de Baryton

Andante.

pp

J'ignore son nom sa nais-

- san - ce: lors-que-er - du, dans l'onde je la vis. Sa seu-le ro- lie d'in - no-

- pen - ce E - tait le flot auquel - je la ra - vis. Elle e - fait

Rall. molto a tempo.

Et - le, Je la sauvai, Et voi-là d'el-le Ce que je sais. Peut-on deman-

Rall. molto a tempo.

- der à l'au - ro - re S'élan-çant sou-dain de son lit im. mor -

- tel Si le doux ra - yon qui la do - re Lui vient de la

terre ou lui vient du Ciel Lui vient de la terre ou du

Cresc. Colla voce pp

Ciel, Lui vient de la terre ou du Ciel

*Rall.*

*pp*

En la cherchant je n'ai pour

roi-des Que son i-mage et ce modeste amant Qui glis-sa de ses doigts hu-

-m-des Et que je veux garder — jusqu'au tombeau Quand je soupi-re, le pauvre an-

neau Sem-ble me di-re: cherche au hameau: L'image me dit au con-

*Rall. molto a tempo*

-trai-re: Cherche loin du monde du monde du monde de ré-ci, Je ne puis habiter — la

*Colla voce*

ter-re. Puis-que les An-ges sont au Ciel — Puis-que les Anges sont au

*fres*

*colla voce*

*pp*

Ciel. Puisque les Anges ont les Anges sont au Ciel!

## EN VOYAGE



Le nouveau marié (en voyage de noces). — Garçon, donnez-nous à diner pour deux.  
Le garçon. — Vill ze lady and gentleman haf table d'ôte or à la carte ?  
Le nouveau marié (pas très ferré sur les langues vivantes). — Donnez-nous de tous les deux, avec beaucoup de sauce surtout.

## UN AVENTURE DE NOUVEL AN

Ayant, de deux coups de lame frappés sur la glace, constaté la parfaite adhérence de ses patins à ses souliers, François, à un angle vertigineux, décrivit une on ne peut plus élégante courbe.

Il eut été difficile, pour ne pas dire impossible, de le surpasser en grâce et en virtuosité dans l'art spécial des "dehors". Jamais, de mémoire d'homme, se disait-il, je n'ai vu la piste glacée du lac aussi bonne : pas de grumeaux, pas de crevasses, et, chose rare, pas un encombrant piéton ; avec cela, juste assez de patineurs, de force moindre, pour admirer ses savantes paraboles. Le ciel, uniformément gris perle, faisait prévoir une gelée persistante. On pouvait avoir foi en cet agréable pronostic, car ni la "Ville" ni la Société des chemins de fer vicinaux n'avaient annoncé, pour cette semaine, une fête de patinage. Sur les fenêtres flamblantes du chalet de l'île, on voyait se profiler les ombres des consommateurs, et, par instant, une légère brise apportait à François une chaude et délicieuse odeur de grog au rhum, dont, par avance, il se pourléchait le palais. Et, heureux de vivre, le jeune homme pensait au joli billet bleu soyeux, format médium, étrennes de sa brave vieille tante, soigneusement enfoncé dans son gousset.

Il fit deux fois, sans aucune faute on ses savantes trajectoires, le tour du lac, suivi de près par un groupe d'admirateurs comprenant beaucoup d'envieux honteux ; puis, gravissant la passerelle, il s'en fut "prendre quelque chose" au café. Sa boisson, lentement savourée, d'un air indifférent, il tira de sa poche son billet de cent francs, qu'il tendit négligemment au garçon en prononçant du bout de ses dents :

— Avez-vous la monnaie de cinq louis ?

Et pendant que le garçon s'en allait changer à la caisse, il prit, sur son siège, une pose pleine de surlinance. Il attendait déjà depuis quelque temps, malgré ses appels réitérés de son verre sur le marbre de la table,

## UN ARGUMENT



La petite Judith. — Un de vous autres a dit qu'il était pour battre mon frère Paul. Où est-il, celui-là ?

et ne voyait pas reparaitre le préposé aux consommations, quand, par une sorte de perception mentale assez fréquente, il sentit avoir derrière lui quelqu'un qui le regardait d'une façon désagréable. Se retournant brusquement, il aperçut une sorte de colosse, velu, hirsute, dégageant de sa personne une impression sombre et sinistre. Après l'avoir bien dévisagé, le noir personnage fit, de la tête, une question muette à la caissière, qui, d'une mimique expressive, en même temps craintive et pleine d'horreur, répondit :

— C'est lui.

D'un geste brusque, le policier, sans aucun doute c'en était un, lui tendant un billet de banque, fit :

— C'est à vous, ces cent francs, que vous avez donnés en paiement au garçon ?

— En voilà une question ! s'exclama François, mais certainement !

— Eh bien ! mon petit ami, vous allez me faire le plaisir de me suivre au bureau de police, reprit l'argousin en faisant voir au verso de la bank-note une tache de sang.

Fort de son innocence, la victime d'un probable quiproquo emboîta le pas à l'agent. Ils arrivèrent sur la glace, escortés par une foule houleuse et bavarde. Ne sachant de quoi on l'accusait, le pauvre garçon prêtait l'oreille aux conversations de la cohue pour apprendre quelque chose, quand il entendit son gardien, répondant aux interrogations d'un confrère :

— C'est le gaillard qui s'est introduit, la nuit passée, dans le poulailler où une vieille paysanne cachait ses économies, et a égorgé le coq qui allait sans doute donner l'éveil en chantant.

François partit d'un éclat de rire immense, fou, suffoquant, qui, graduellement, se transforma en sanglots pour se terminer en une espèce de plaintif kokorico.

"Le remords ! prononça une voix caverneuse, il s'est trahi !" Alors,

sans savoir pourquoi, perdant la tête, l'innocent accusé, pris d'une sorte de vertige moral, voulut s'enfuir, et, grâce à ses excellents patins de Toïède, fila comme une flèche sur le miroir uni. Mais une foultitude hurlante s'élança après lui : "Arrêtez-le ! arrêtez-le !" tandis qu'il entendait des cris : Cernons-le ! cernons-le ! Se sentant toute traite coupée, d'un élan surhumain, François se lança vers la berge, presque à pic. Il la franchit, grâce à la vitesse initiale acquise, et, sur la neige durcie par le gel, à fond de train, il prit par l'Avenue du Bois, entendant toujours derrière lui la meute des poursuivants.

Bientôt, ceux-ci, l'un après l'autre, à bout de forces et d'haïne, abandonnèrent la poursuite. Mais, en jetant un regard derrière lui, François aperçut son bourreau, chaussé de patins maintenant, le serrant de près, ne gagnant pas de terrain, n'en perdant pas non plus. Puis, celui-ci resta seul : malheureusement, il rattrapait insensiblement le gibier de ce *money paper hunt*, qui, sentant ses poumons se serrer, sa gorge s'obstruer, ses tempes cerclées par des tenailles de fer rouge, allait se rendre. Tout à coup, butant sur une pierre, l'homme noir s'étendit violemment de son long. Profitant de cet accident, François, dans un effort suprême, se lança par un chemin de traverse, et, d'un bond, franchissant la haie d'un jardin, il tomba anéanti dans une cabane dont il referma précipitamment la porte sur lui, puis s'évanouit.

Quand il revint à lui, il s'aperçut être dans un poulailler vide ; et, soudain, il vit devant lui, sur une planche, un coq, la gorge fraîchement coupée, la tête pendante, dont les yeux, encore éclairés d'une lueur de vie, fixaient sur lui un regard glaude et menaçant. Horreur ! le volatile remuait et péniblement se remettait sur ses pattes, tandis que des gouttes de sang tombaient sur le sol, à intervalles régulièrement espacés, avec un bruit flasque et lamentable. Tout à coup, pointant son col déchiqueté, battant des ailes, se dressant sur ses ergots chancelants, le coq se mit à râler épouvantablement :

"Ko... ko... ri... co... o... o ! as... sas... sin !"

A ce moment retentirent des pas sur le pavé de la cour. Ils se dirigeaient de son côté. "Je suis perdu !" murmura François. En même temps, trois coups vigoureux résonnèrent lugubrement sur la porte...

Et notre ami se réveilla, baigné d'une sueur froide. D'une voix encore mal assurée, dans un soupir de profond soulagement, il bafouilla :

— Ah ! merci ! qui est là ?

— C'est le facteur de la poste, monsieur, qui vient vous souhaiter une bonne et heureuse année.

— Ah ! fichtre ! s'écria François, c'est bien la première fois que cela me fait plaisir de l'entendre.

J. BOULEY.

Les cheveux, pour qu'ils soient un ornement à celui qui les porte, doivent être soigneusement entretenus. Si leur couleur change, le Rénovateur des Cheveux, de Hall, doit être appliqué.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CURIOSITÉ ENFANTINE



—QUE RAPPORTE PAPA ?...

## MODES PARISIENNES



ROBE EN DRAP AMAZONE VERT MÉLÉZÉ.—Jupe ornée de plusieurs rangs de tresse militaire dans le haut et dans le bas. Blouse rayée de tresse, revers de velours, gilet de drap blanc orné de boutons d'acier ; ceinture en velours, manches garnies de tresse. Chapeau de feutre gris orné de plumes et de velours noir. Matériaux : 6<sup>l</sup> verges de drap, 3<sup>l</sup> de verges de drap blanc.

## VARIÉTÉS

Pour faire suite aux histoires merveilleuses des chercheurs d'or du Klondyke.

Savez-vous quels étaient les appointements de Christophe Colomb ?

Un savant espagnol vient de le découvrir en fouillant dans les archives de la marine : il y a trouvé un état en règle des sommes payées mensuellement aux équipages de l'aventureuse expédition.

Les simples matelots touchaient de 10 à 12 fr. suivant la classe à laquelle ils appartenaient, y compris les frais de nourriture. Les capitaines des trois caravelles qui abordèrent pour la première fois la côte américaine le 12 octobre 1492 avaient 80 francs.

Quand à Christophe Colomb, qui portait le titre d'amiral, on lui faisait l'honneur de lui compter ses émoluments à l'année : il touchait 1,600 francs soit 4 fr. 50 par jour ! beaucoup moins que ce que gagnent par heure certains mineurs du Klondyke.

Il lui reste toutefois une part que les aventuriers du nouveau monde ne lui disputeront pas, ce sont les deux vers que l'Espagne, pour se libérer, a fait graver sur la tombe du grand "discobridor" :

*A Castilla y a Leon  
Nuevo mundo dio Colon.*

\*\*\*

On sait que généralement, dans les incendies, le feu ne dévore ses victimes que parce que la fumée qui le précède et l'accompagne provoque l'asphyxie chez celles-ci et les empêche ainsi d'échapper aux flammes.

Voici un moyen aussi simple que pratique d'éviter la suffocation, en cas d'incendie, et de respirer dans un endroit rempli de fumée.

Il suffit, pour cela, de s'appliquer un mouchoir mouillé sur la bouche et les narines. Le procédé, comme on le voit, est à la portée de tous, et mérite bien qu'on le signale et le vulgarise le plus possible.

## LES PASTILLES DE SUCRE DE POMME

A l'époque de son mariage avec Marie-Louise, de même qu'à la naissance du roi de Rome, aucun des officiers de la maison de l'Empereur ou de celle de l'Impératrice ne reçut de présents, parce que Napoléon trouva que le chiffre des dépenses occasionnées par ces deux solennités s'était élevé beaucoup plus haut qu'il ne l'avait présumé. Cependant, dans les premiers jours de janvier 1812, et sans aucune circonstance déterminante,

si ce n'était celle du jour de l'an, Napoléon dit un matin à son premier valet de chambre, comme celui-ci finissait de l'habiller : "Constant, continuez de me servir comme vous le faites, j'aurai soin de vous."

En même temps, il lui remet dans la main trois papiers chiffonnés qui ressemblaient à des papillotes de bonbons, en ajoutant :

"Voilà de mes pastilles de sucre de pomme, prenez-les ; vous êtes enrhumé : elles vous feront du bien."

Et puis, ayant mis son chapeau sur la tête, il passa sans paraître écouter les remerciements que son premier valet de chambre, plus ému de l'intérêt que son maître daignait prendre à sa santé que de la valeur de son cadeau, lui adressait le plus sincèrement du monde. Mais à peine Napoléon s'était éloigné, que Constant, voulant faire usage du remède, déroula les diabolins de sucre de pomme : c'étaient trois pièces de quarante francs entourées chacune d'un billet de mille francs. Il trouva ces pastilles de nouvelle espèce meilleures que toutes celles qu'il avait achetées jusque-là.



## SON OPINION

Madame Penoute (qui revient de la ville où elle a été rendre visite à sa cousine)—Dis donc Penoute, comprends-tu ma cousine ? je crois bien que cette femme-là est évaporée et coquette.

Penoute.—A quoi vois-tu cela ?

Madame Penoute.—J'ai vu une de ses cartes de visite sur laquelle il y avait son nom et dans un coin, "mardi".

Penoute.—Eh bien ?

Madame Penoute (pincée)—Il me semble qu'une femme qui ne reste chez elle qu'un jour par semaine est une évaporée, voilà tout.

## CELA DEMANDE RÉFLEXION

Le père.—Et vous me dites que vous désirez épouser ma fille. Lui en avez-vous déjà parlé ?

Le futur.—Oui, monsieur, et elle m'a donné son consentement, me disant de venir vous trouver.

Le père.—Ah ! alors, si elle a dit oui, c'est oui, car n'importe quoi je voudrais dire ou faire, ça serait la même chose. Vous pouvez considérer la chose comme faite, mon ami.

Le prétendant s'est en allé l'oreille basse ; il paraît qu'il n'est plus aussi enthousiaste qu'avant.

## RÉCIT D'UN VOYAGEUR

Un gentilhomme, qui avait beaucoup voyagé, alla à Chantilly saluer le prince de Condé, et, dans le récit de ses voyages, lui parla d'un prince de Perse qui, à trente ans, avait fait les plus belles actions dont on ait jamais ouï parler. Pendant cet entretien, le dîner ayant été servi, chacun se mit à table. Monsieur le Prince, sensible aux belles actions, dit à ce gentilhomme : "La vie de ce prince a eu de si beaux commencements que je brûle d'impatience d'en savoir la suite.—Hélas ! Monseigneur, répondit le gentilhomme, qui vit en un moment le potage enlevé, il mourut subitement."

Par là, l'histoire étant finie, le rusé conteur put manger comme les autres.

## DEVINETTE



—Je ne sais ce qu'a ce pauvre homme ? Il paraît malade !  
—Où donc est-il ?



## Écoutez!

Il y en a qui naissent avec de beaux cheveux, d'autres qui en acquièrent, mais il n'y en a pas auxquels il en pousse de force. Ceux qui acquièrent une belle chevelure font généralement usage de cette préparation favorite pour les cheveux et le cuir chevelu,

## La Vigueur des Cheveux d'Hyèr

— Pourquoi ne mettez-vous pas de boutons à mes bottines, demande un bohème à sa concierge.

— Hélas! Monsieur, c'est plutôt des bottines qu'il faudrait mettre à vos boutons!

### AYEZ CONFIANCE

Confiance! Les poitrinaires peuvent reprendre confiance. Leur sauveur sera le *Baume Rhumal*. Procurable dans toutes les pharmacies et épiceries.

### LISEZ

## "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

### Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

**\$1.00 PAR ANNÉE**

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

### Une Recette par Semaine

C'est en été qu'on se plaint des mouches, c'est en hiver qu'il faut les combattre.

Ces désagréables parasites prennent leurs quartiers d'hiver derrière les tentures, les volets intérieurs, etc.; il faut les y découvrir, ce qui est facile, pelotonnés en sortes de groupes ayant l'aspect de larges plaques. Les mouches engourdies ne peuvent s'envoler et, en les saupoudrant avec de la poudre de pyrèthre, on les endort pour l'éternité.

B. DE S.

### TRIO DE PROVERBES

Mal sait parler, qui se taire ne sait.

x

Qui a temps a vie.

x

Les gros poissons mangent les petits.

SANCHO PANÇA.

Célenbois chez un marchand de coffres-forts.

— Ce coffre est à l'épreuve des voleurs aussi bien qu'à l'épreuve de l'incendie.

— Alors si le feu prenait chez moi?

— Vous n'auriez rien à craindre, tout le contenu du coffre resterait intact.

— Fout bien, réplique le joyeux Célenbois, en cas d'incendie, je me mettrais dedans!

\*\*

Bout de dialogue sur le trottoir.

— Tu sais que ce pauvre N... est complètement décafé!

— Ah bah!

— Oui... il vient de m'emprunter dix francs...

— Que cela?

— Que veux-tu, mon cher...! "commence!"

\*\*

Un jour, sous le règne de Louis-Philippe, un papa de province, un imbécile, amena son benêt de fils chez M. Eugène Scribe, l'auteur dramatique en vogue de cette époque là.

— Monsieur, dit-il à celui qui a fait Bertrand et Raton, voilà mon fils de quinze ans qui a quelques dispositions pour la confection du vaudeville. Je viens vous demander combien vous me demanderiez pour lui apprendre votre état.

M. Scribe le fit mettre à la porte, et lestement.

### PAS PERMIS



Gustave. — Qu'as-tu donc, Emile?

Emile. — Moi, je suis enrhumé comme pas un et j'ai un mal de dents à mordre le fer...

Gustave. — Mal aux dents! Il n'est pas permis d'avoir mal aux dents quand on a la Gomme du Dr Adam.

## MME JOSEPH VINCENT, DE MONTREAL

Après six années de souffrances, certifie qu'elle a été complètement guérie par l'usage seul des

## PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Le Retour de l'Age a été la cause des Maladies de Mme Vincent

Des milliers de Femmes ont été rendues heureuses et bien par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Les femmes ont bien tort de penser que les maladies causées par le retour de l'âge ne peuvent pas être guéries. Elles n'ont pas besoin de souffrir ainsi; elles ne devraient pas souffrir, elles n'ont aucune raison pour rester pâles, faibles, les yeux cernés, nerveuses, les mains, les pieds, les jointures, les jambes, le corps entières, c'est bien leur faute, si elles continuent à souffrir du mal de tête, d'étourdissements, de maux d'estomac, de dyspepsie, de sensations chaudes suivies d'affaiblissements, douleurs dans tous les membres, les reins, les côtés, le bas du ventre, palpitation, de constipation, de perles blanches, d'irrégularités, de périodes douloureuses, et une infinité de ces maladies qui sont particulières aux femmes, car des milliers de fois il a été prouvé que les Pilules du Dr Coderre guérissent ces maladies. En voici encore une preuve: Mme Joseph Vincent dont nous publions aujourd'hui le témoignage et le portrait est née à St-Tite, Comté de Beauce. Mme Vincent est une femme intelligente, très bien connue dans Montréal, où elle demeure depuis 16 ans, son adresse actuelle est 132 rue Craig, Montréal. Mme Vincent est heureuse de certifier que les Pilules Rouges du Dr Coderre, l'ont guérie d'une maladie dont elle souffrait depuis six ans. Voici ce qu'elle dit: "Je pense que la cause de toutes mes maladies était le retour de l'âge, durant six ans j'ai souffert de cette maladie. J'avais toujours mal à la tête, j'avais mal à l'estomac, je ne pouvais plus digérer mes vivres, j'étais très nerveuse, je ne dormais presque plus, les reins et le côté gauche me faisaient beaucoup souffrir, j'étais constipée, tous les membres me faisaient mal. Comme bien d'autres femmes avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'ai pensé qu'elles me guériraient aussi; en effet, elles m'ont guérie, je n'en prends plus, je suis complètement guérie, je dors bien, je mange bien, mes couleurs sont revenues, toutes mes douleurs ont complètement disparu. J'ai fortement recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à ma cousine, Mlle Côté, de Montréal, et je suis contente de les recommander à toutes les femmes malades, car je sais qu'elles guérissent."

Mme Vincent est une femme intelligente, elle a vu par les journaux que les Pilules Rouges du Dr Coderre avaient guéri un grand nombre de femmes de tout âge, elle a cru que les Pilules Rouges pouvaient la guérir aussi, elle a fait usage de ce puissant remède, aujourd'hui elle est heureuse et bien, jouissant d'une santé parfaite. Ce que les Pilules Rouges du Dr Coderre ont fait pour Mme Vincent elles le feront pour vous qui souffrez. Les



MME JOS. VINCENT

Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent le beau mal, les maladies du retour de l'âge, elles rendent les femmes pâles rougeaudes, les yeux ternes luisants, les femmes faibles fortes, l'appétit aux estomacs faibles, elles font dormir les femmes nerveuses, elles rendent souriantes les femmes de mauvais humeur, l'ambition aux femmes découragées.

Nous n'exagérons rien ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre, c'est vrai, nous agissons honnêtement, nous ne prétendons pas qu'elles puissent guérir tous les maux, les maladies des femmes seulement.

Nous ne publions jamais le témoignage d'une femme sans son consentement, nous donnons toujours l'adresse complète pour son identification.

Si arrivait que les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas assez vite, ce qui arrive quelquefois lors qu'une maladie dure depuis des années,

pour ces cas nous avons un médecin spécialiste d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie, il vous dira ce qu'il en pense absolument pour rien, il décrira votre maladie si clairement que vous ne pourrez vous empêcher de comprendre ce qui vous fait souffrir, il vous donnera une foule de conseils pour vous guérir chez vous. Si nous vous offrons cette chance unique de consulter notre médecin pour rien, c'est que nous ne voulons pas que les femmes qui prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre ne soient pas guéries, il arrive quelquefois que les femmes ne le prennent pas d'une manière appropriée à leur maladie, ce qui retarde leur guérison, notre médecin est à votre service pour vous dire comment les prendre pour vous guérir, écrivez-lui si vous n'êtes pas encore guérie, toutes lettres de consultations adressées à nous, avec les mots Département Medical, sont ouvertes et tenues confidentielles par notre médecin.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont vendues par tous les marchands de remèdes, à 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont vendues en boîte de 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Exigez, insistez pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre, vous aurez celles qui guérissent. Si vous ne pouvez vous les procurer chez votre marchand, nous vous les enverrons par la maille, soit au Canada ou aux Etats-Unis sur réception du montant.

Adressez:

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Medical,

Boite Postale 2306. MONTREAL, Can.

### La sagesse des enfants:

— Grand'mère! c'est-y vrai qu'en tramway les enfants tout petits, tout petits, ne paient que moitié place?

— Certainement.

— Ah! alors, les personnes très vieilles, très vieilles, paient double?

### EN DERNIER RESSORT

Salem, Mass., 13 sept. 1891.

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Messieurs: — Depuis deux ans que j'avais un bien mauvais rhume et après avoir été soigné par plusieurs médecins sans résultat je ne pris que deux bouteilles de *Menthol Cough Syrup*. Je suis complètement guérie. Je le recommande au public.

DELLÉ BEAULIEU,

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25cts la bouteille.

### COURT MAIS BON

Le traitement du rhume par le *Baume Rhumal* soulage de suite et guérit rapidement. Seulement 25c la bouteille.

### Réflexion d'un misanthrope:

La vie est un mât de Cocagne plus ou moins grisé de turpitudes, en haut duquel se trouve la fortune ou la misère.

## Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie. CANADA SALT ASSOCIATION CLINTON, ONT.

Balandard est chez un barbier de village. Du premier coup, celui-ci lui enlève un morceau de chair avec son rasoir.

— Arrêtons-nous ! crie Balandard, en voyant son sang. Si c'est un duel, l'honneur est satisfait.

\*\*

Nous citons plus bas un vers latin tout à fait adapté aux voyages présidentiels en Russie. Il paraît que depuis son retour M. Félix Faure n'a de goût que pour la campagne, et qu'il ne peut plus passer un après-midi à Paris sans soupirer mélancoliquement : — *O Russe, quando te aspiciam !...*

\*\*

Chez Héranter, il y a quarante ans, à Passy.

Un groupe de causeurs au milieu desquels figuraient Lamennais et Michelet.

On parlait des jeunes poètes du jour. — Tous des paresseux, dit quelqu'un. — Quant à moi, je trouve qu'ils ne le sont pas assez, répondit le vieux chansonnier.

\*\*

On apprend à Balalème la mort d'un de ses amis.

— Oh ! le pauvre garçon ! fait-il, et quand l'enferre-t-on ?

— Demain... — Ah ! diable, je ne suis pas libre ; mais, après-demain, si vous voulez bien...

\*\*

M. Bébé finit de manger son dessert. Comme il l'a trouvé bon, il en redemande :

— Donne-moi-z'en encore un peu, dit-il à sa mère.

— On ne dit pas donne-moi-z'en un peu, objecte celle-ci.

— Ah ! on ne dit pas ça ? Eh bien, donne-moi-z'en... beaucoup !

DEUX BOUTEILLES QUI LUI ONT SAUVÉ LA VIE

Manchester, N. H., 16 juin, 1896.  
ROY & BOIRE DRUG CO.,

Messieurs : — En Novembre dernier je tombais malade d'une bronchite aiguë qui m'empêchait de dormir. Ayant été sous les soins des meilleurs médecins et n'ayant aucun bon résultat, j'achetai deux bouteilles de *Menthol Cough Syrup*, et je puis dire que c'est ce sirop qui m'a guéri.

CELESTIN LEFEBVRE,

Président de la société St-Augustin.  
Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL

**BAINS DE TOUTES SORTES BAINS**

Bains de Natation  
Bains Privés . . . .

**25 cts**

**LAURENTIENS**

OUVERTS JOUR ET NUIT

**BAINS RUSSES ET TURCS**

Durant le Jour, 75c.  
Le Soir, jusqu'à 10 heures, 50c.

**BAINS** Angle des rues **BAINS**  
Craig et Beaudry

Amoureux fin d'époque.  
Elle.— Quel effet cela vous a-t-il fait quand vous avez demandé ma main ?... So me souviens que vous étiez très gêné.  
Lui.— Je vous crois ! J'avais plus de trente mille francs de dettes !...

\*\*

Au coin d'un pont :  
— Ayez pitié d'un pauvre aveugle, chargé de famille !  
— Combien d'enfants avez-vous ? lui demande une dame en lui faisant l'aumône.  
— Comment pourrais-je les compter, ma bonne dame, puisque je n'y vois pas.

\*\*

Un professeur à son élève :  
Quelle différence faites-vous entre la Seine et l'Océan ?  
L'élève :  
A la scène, on voit Lohengrin et à l'Océan on voit l'eau en grand.

A la brasserie, entre joueurs de manille.  
— Quand est-ce qu'un agent d'assurances ressemble à une ancienne ville de Perse ?  
? — C'est quand il... perd ses polices !

\*\*

Sur le boulevard :  
— Etes-vous bien avec X... ?  
— Ni bien ni mal.  
— Enfin, vous pourriez me présenter à lui ?  
— Je ne le connais pas !

\*\*

Dans un magasin de cycles.  
— Diablement chère, cette machine-là ! Enfin, puisque vous me la garantissez excellente...  
— Oui, monsieur. Et vous savez, notre parole, à nous autres commerçants sérieux, est parole d'Évangile.  
— D'Évangile... selon saint Lucrèce !

Un propriétaire à un pauvre diable qui ne peut pas payer son loyer :  
— Je vous ferai voir de quel bois je me chauffe !  
*Le locataire.*— Ah ! si vous vouliez bien me le faire voir dans ma cheminée.

\*\*

Un père, très sévère à l'endroit de l'obéissance filiale, réprimandait son fils, jeune garçon de dix ans qui était allé prendre un bain sans sa permission.  
— Tu sais pourtant, lui disait-il, que je t'ai défendu d'entrer dans l'eau avant d'avoir appris à nager.

\*\*

Devant Calino, on parle du voyage de M. Félix Faure en Russie. Tout à coup, le joyeux gâteux s'écrie :  
— Après avoir été tanneur, négociant, député, ministre, voilà que le Président de la République devient orfèvre...  
— ???  
— Eh ! oui, puisqu'il fait des alliances.

LE JOUEUR



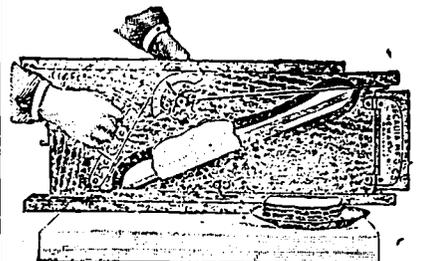
Sa femme est sortie et lui a donné les enfants à garder. Il faut bien qu'il joue aux cartes avec quelqu'un.

QUAND ON SE MET EN PAREIL ETAT



En voilà un qui s'estime heureux d'avoir pu se raccrocher à un poteau de télégraphe tellement il est... ému.  
Quand on se met dans un pareil état, il n'y a plus qu'une chose à faire, se diriger vivement vers le domicile du Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou de M. J. H. Charles, 513 avenue Laval.

Dr BERNIER  
DENTISTE  
NO. 60 RUE SAINT-DENIS



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...  
**COUPELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...  
**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
6 Rue St-Laurent.

Enfin, le locataire récalcitrant de l'avenue de Clichy a cessé de faire parler de lui.

Machinchose, qui est toujours accablé d'échéances et tracassé par les fournisseurs, disait l'autre jour :

— Il a de la chance, tout de même, ce locataire en l'air. Pendant presque un mois il a pu dire à tous ses créanciers que ses paiements étaient suspendus !

\*\*

Le peintre Cabassol est d'une modestie extrême.  
— Oui, dit-il, je ne débîne jamais les camarades... Ainsi, tenez, quand je dis du bien de moi, il me semble que je parle toujours d'un autre !

Le *Menthol Soothing Syrup* est reconnu par les nourrices être un véritable confort pour les enfants, un remède indispensable. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

L'autre jour, à l'exposition d'un magasin de nouveautés, une grosse femme des environs de Paris s'adresse à un commis, et avec conviction :  
— Pardon, m'sieu ! Pourriez-vous m'indiquer de quel côté se trouve le rayon X ?

\*\*

Sa maman explique à Bébé ce qu'est le paradis.

Bébé (soudain préoccupé).— Et Julie, est-ce qu'elle ira aussi au paradis ?

— Mais certainement, c'est une excellente fille. Est-ce que cela t'ennuie ?

— Oh ! non. J'aime mieux qu'elle vienne : elle pourra me faire mon chocolat !

DEPECHEZ-VOUS

Si vous souffrez du mal de gorge hâtez-vous de prendre du *Baume Rhumal*, spécifique certain.

Mme X..., qui est encore charmante, a une fille de dix-sept ans, jolie à ravir.  
— Je suis sûr, lui dit quelqu'un, que, ravissante comme elle est, votre fille ne manque pas d'épouseurs.  
— Non, certes, répliqua Mme X..., en souriant, mais je suis encore trop jeune pour la marier.

— Vous dites que toutes les promesses de votre débiteur n'étaient que des mensonges ?  
— Oui, m'sieu le président.  
— Et que fait-il, cet homme ?  
— Il est facteur des postes.  
Le président amerc :  
— Et on parle de la franchise postale !

Le comte du Thibia entretenait un goût immodéré pour les décorations exotiques, et, depuis longtemps, il ardaît du désir de porter au cou la rutilante cravate d'un quelconque Nizam.  
On vint la lui offrir.  
— Combien est-ce ? dit le comte.  
— 3 000 francs, plus 300 francs pour les droits de chancellerie.

Toisant avec dédain son interlocuteur, le comte du Thibia répliqua :  
— 3 300 francs ! mais alors, Monsieur on est nourri !  
\* \* \*

Au tribunal correctionnel.  
Le président, d'un ton paternel, à un prévenu qui est une vieille connaissance :

— Ainsi donc, depuis le temps que vous venez ici, vous n'êtes pas encore revenu à de meilleurs sentiments ?  
Le prévenu, sur le même ton bon enfant :  
— Et vous, mon président, vous n'êtes pas encore conseiller à la Cour de Cassation ?  
\* \* \*

Un mauvais plaisant proposa à un ministre des finances de mettre des impôts sur l'esprit.

— Tout le monde, disait-il, s'empres- sera de payer, personne ne voulant passer pour un sot.  
Le ministre répondit :  
— J'adopte votre projet, je vous promets que vous serez exempt de la taxe.

MÈRES ET NOURRICES

Vous y gagnez. Rien à perdre en donnant à vos enfants pour la dentition difficile le *Menthol Soothing Syrup* qui est en vente partout 25c la bouteille.

Après une longue absence, Balandard a repris sa femme, dont il avait dû se séparer pour incompatibilité d'humeur.

— Eh bien, lui dit un ami, ta femme a change ?  
— Oui, elle était beaucoup plus aimable... C'est bien toujours la même, reprend Balandard, mais elle me fait l'effet d'un vieux journal imprimé avec un caractère neuf !

*Petite fille, six ans.* — Maman, achète-moi une poupée comme celle de Rosette.

*Maman.* — Mais ta poupée est encore bonne.

*Petite fille.* — Moi aussi je suis encore bonne, pourtant tu as acheté un nouveau bébé.

Les *Pilules C. T. C.* sont un trésor réel pour les personnes troublées de maux de tête. Elles se vendent partout 25c la boîte.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

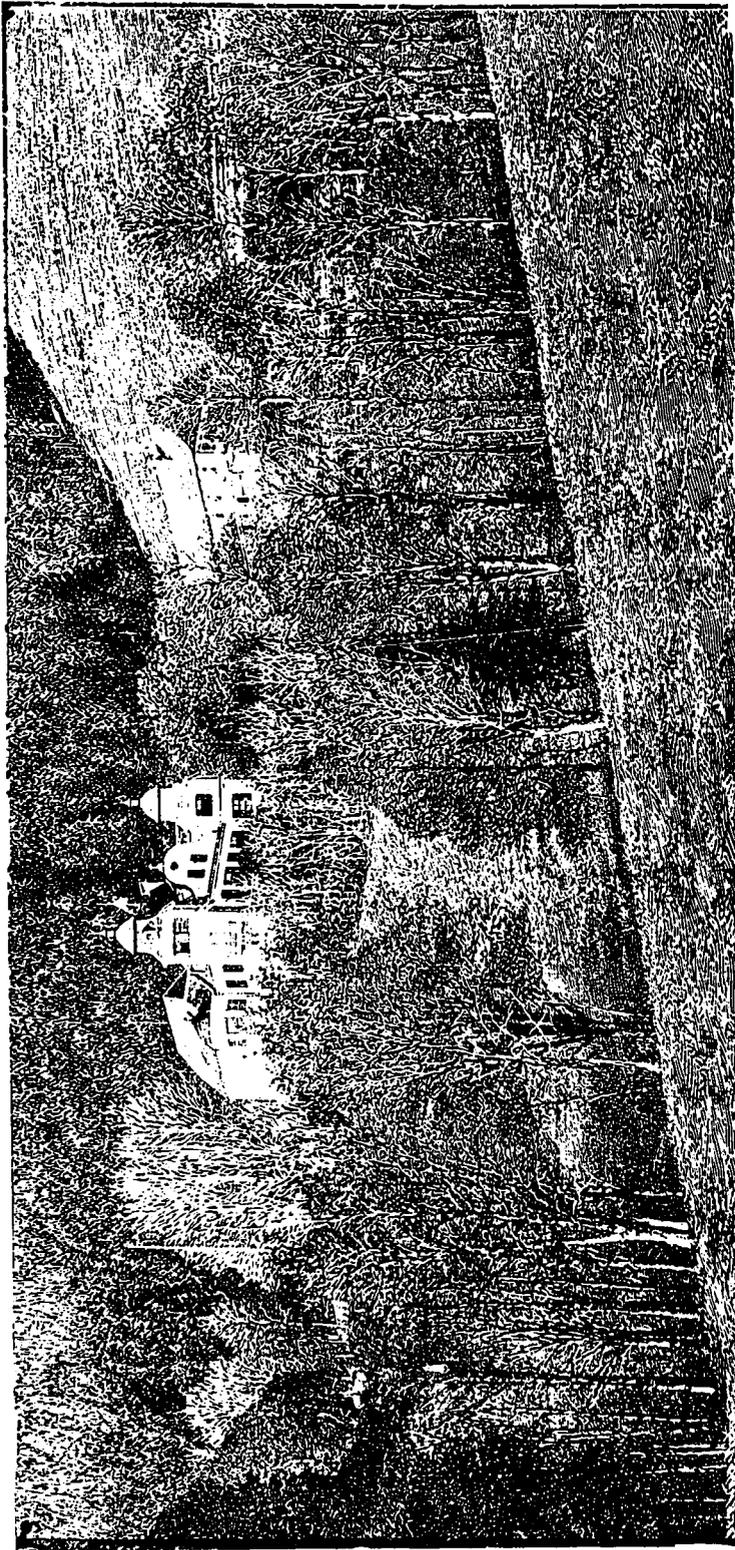
— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

“Le Samedi”,  
516 Rue Craig, MONTREAL.

Casse tête Chinois du “Samedi” — Solution du Problème No 109



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme M. Lord, Dlle A. Aubertin, E. Cardinal, M. Dubé, L. Gagnon, messieurs J. E. Barrette, Nap. Beaudin, A. Caron, J. Demers, E. Paquet, A. Payette, J. Picard, J. St-Onge, Anonyme (Montréal), Dlle V. Trideau (Ahuntsic, Q.), E. Lefebvre (Beauharnois, Q.), V. Prévost (Côte des Neiges, Q.), Dlle L. Trudel (Hedleyville, Q.), Dlle Brunette V. (Ottawa, Ont.), W. Deschamps (Québec, Q.), G. Leblanc (Stanford, Q.), O. Beaulieu (Ste Flavie Station, Q.), Dlle E. Grégoire (St Hyacinthe, Q.), Dlle A. Chapleau (Terrebonne, Q.), Dlle F. Goyer (Valleyfield, Q.), A. H. Ducharme, P. G. O. Lagare, P. Poulin (Augusta, Me.), A. Roucier (Berlin, N. H.), Dlle Anna Duval, P. Couture, C. Guinon (Berlin, Falls, N.H.), N. Bousquet, E. Desrosiers, J. A. Fortin (Brunswick, Me.), Dlle E. Paquet, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), A. G. Ouellette (Granite, Vt.), G. Lajoie (Holyoke, Mass.), T. Phaneuf (Lowell City, Conn.), J. Legaré (Lawrence, Mass.), Dlle A. Parent, Dlle M. St-Hilaire, J. Lavoie (Lowell, Me.), Mme J. S. Aubin, Mme J. N. Denis, Dlle A. G. Côté, J. Couture, A. J. Dionne, M. Lafontaine, R. Jorette (Lowell, Mass.), Dlle A. Toussaint, R. Boucher, A. Grenier, O. Lacroix, N. Rouleau (Manchester, N. H.), A. Labine (Nashua, N. H.), J. B. Poqueux (New Bedford, Mass.), Dlle S. Poyau (New-Orleans, La.), Mme C.

Thibodeau (Salem, Mass.), Dlle M. Rousseau (Somersworth, N. H.), G. Mathieu (Place inconnue), J. Desrosiers (Waitsfield, Vt.).  
Dlle A. Blondin, V. H. L., L. J. Paradis, G. Vadebonceur, Chs. A. de Lamirande (Montréal), Dlle A. Metayer (Augusta, Me.), O. Dechêne (Lowiston, Me.), Mme O. St-Hilaire (Lowell, Mass.), Mme A. L. Rubin, Dlle M. Lange, A. Derbis, J. Derbis (Nouvelle-Orléans, La.).  
Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mme M. Lord, 281 Fauch, J. N. St-Onge, 62 Rivard (Montréal), Dlle E. Grégoire (St Hyacinthe, Q.), A. H. Dugasme, 71 Northern (Augusta, Me.), Dlle A. Toussaint, 318 Pine (Manchester, N. H.).  
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.  
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Avez-vous Besoin d'une Montre ?



Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il vous est impossible de vous en passer.  
Nous en avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux :

Une montre ELGIS ou WALTHAM, les meilleurs mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de classe, boîte gravee par Dubier, fort plaquage en or, durant toute une vie. Modèles pour Dames et Messieurs.  
Nous vous recommandons à votre adresse avec le droit de l'examiner et si elle n'est pas entièrement telle que représentée, de nous la renvoyer sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'agent et \$6.50. TOUT CE LA EST DE BONNE FOI.



Qu'alors nous vous proposons :  
Une montre magnifiquement gravee, boîtier de classe, mouvement de première classe, en n'importe quelle grandeur, et à fort bon marché. La même qu'une montre en or de \$10 et tenant le temps comme les meilleures sur le marché. Envoyez à votre agent de l'express avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient vous paierez les frais de transport et \$2.95. Si vous avez foi en nous, adressez-nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.

ROYAL MANUFACTURING CO.,  
334 DEARBORN ST., CHICAGO.

VÉNALITÉ

Un anglais vint demander au fameux duc de Marlborough, qui était connu comme fort cupide, sa protection pour obtenir une place qu'il désirait fort. “Milord, dit-il, j'ai mille guinées à votre disposition, et je vous jure de ne parler à personne de l'appui que vous voudrez bien me prêter.

— Donnez m'en deux mille, répliqua Marlborough et allez le dire à tout le monde.”

Souci maternel :

— Je voudrais, disait une dame au directeur d'un école, que mon fils sût un peu de tout ; qu'il eût une teinture des langues latine et grecque, une teinture d'histoire et de géographie, une teinture de mathématiques, etc., mais je ne sais pour cela quel maître lui donner.

— Donnez-lui, madame, un maître teinturier.

Nos bons domestiques.

M. X... très courroucé, sonne hier son valet de chambre.

— Joseph, je suis fort mécontent de vous... Voici une invitation à dîner que vous me remettez deux jours trop tard...

— Je ne savais pas, monsieur... Quand vous recevez des lettres formées... Je ne peux pas lire ce qu'il y a dedans !

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

.... 516 RUE CRAIG  
MONTREAL.

**Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais**  
**DENTS POSEES SANS PALAIS**  
**S. A. BROUSSEAU, L. D. S.**  
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Tel. Bell 784

**D<sup>r</sup> F. T. DAUBIGNY**

**Médecin-Vétérinaire**  
 Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

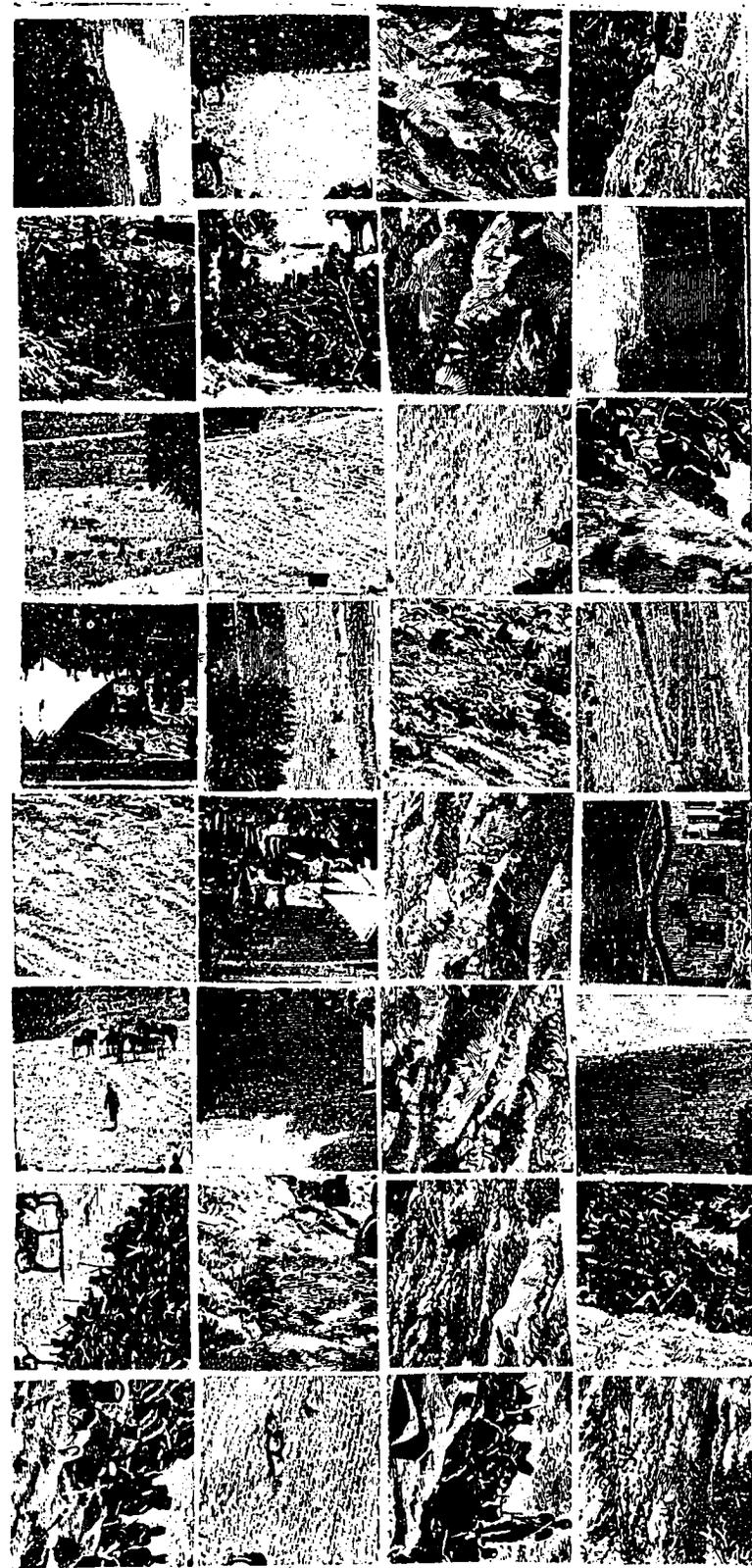
*à l'Écurie de première classe*

**378 et 380 Rue Craig**  
 MONTRÉAL



**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 111**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, les TROUS GRIECQUES, A TURNOVO.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nos parvenues, au plus tard le jeudi 6 janvier, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

**50 ANS EN USAGE !**

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE**

**PILULES DE Noix Longues** (Composées) **De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le monde nous traite tous comme les comédiens : il ne se soucie pas de nos sentiments, il nous voit et nous juge dans notre rôle — G. M. VALTOUR.

ETABLI EN 1888.

**T. A. CARDINAL**

Poseur d'Appareils à Gaz, ... A Eau Chaude et à Vapeur

**PLOMBIER.**

Couvreur en Ardoise et Métaux  
 Entrepreneur de Canaux, Etc.

**No 1 RUE LABELLE**  
 Première porte de la rue Dorchester  
**MONTRÉAL**

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.  
 TELEPHONE BELL 7170.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez



AVANT APRES

**J. G. A. GENDREAU, DENTISTE**

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
 Tel. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

**QUERY FRERES**  
 PHOTOGRAPHES  
 Côte Saint-Lambert, No 10  
 MONTREAL

LES

**CIGARES et CIGARETTES**

**Chamberlain**

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

ESSAYEZ-LES !

**DIX Cents**